

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 ce. s la copie

16^{ME} ANNÉE, No 834.—SAMEDI, 28 AVRIL 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JAGUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PAIX !

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 AVRIL 1900

BONNES NOUVELLES

1400 ET 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Primes exceptionnelles.—Bonnes nouvelles.—1400 et 1900, par J. Fournier.—Les soirées du château Ramezay.—Poésie : Le retour des oiseaux, par Z. Mayrand.—L'énigme sur la tombe de Shakespeare, par E.-B. Gauvreau.—Notes historiques, par E.-Z. Massicotte.—Nos artistes.—Le travail, par A. Lellis.—Le secret de l'amour, par Paul Ivry.—Chateaubriand en Amérique, par H. Fabre.—Souvenir d'excursion, par L. Egale.—Roman canadien inédit : Florence, (légende historique du Canada), par R. Girard.—La prière du cheik, par M. Filion.—Paris, la ville—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Un concours original, par René Ste-Foye.—Le tour du monde, par Le Passant.—La mère, par L. de Robert.—Ameublement moderne, par Comtesse de Valresson.—Mondanités.—Primes du mois de mars.—Théâtres.

GRAVURES : Le Dieu de la paix.—Portrait de M. F.-A. Rapin.—La jeune communiant. —A travers Paris : Quelques-uns des principaux monuments.—Le général Cronje à l'île Sainte-Hélène (sept vues).—Portraits des élèves finissants de l'Université-Laval de Québec.—Il faut de la tenue.—Le billard.—Le jeu de cartes.—Devinette.—Notre page musicale.—Illustration du feuilleton.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

AUX ABONNÉS

Nous prions nos abonnés qui changent de domicile d'en notifier le porteur, et ceux qui reçoivent le journal par la poste de nous envoyer leur nouvelle adresse ainsi que l'ancienne, afin de nous éviter des recherches considérables et aussi pour empêcher des erreurs faciles à commettre, vu le grand nombre de changements que nous avons à faire chaque année.

PRIMES EXCEPTIONNELLES

Toute personne qui nous enverra la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement, à commencer avec le 1er numéro de mai 1900, aura droit à une des primes suivantes, que nous lui ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1o Votre signature autographiée. Reproduction exacte de votre signature par la gravure. Cette signature peut vous servir pour l'impression de vos cartes de visite.

Les abonnés choisissant cette prime devront nous envoyer la signature qu'ils veulent faire autographier, sur un carré de papier blanc, à l'encre de chine bien noire.

2o Un des volumes suivants au choix : *Cyrano de Bergerac*, par Edmond Rostand ; *Les Bostonnais*, par John Espérance (roman historique illustré) ; *Fleurs de la poésie Canadienne* (nouvelle édition, considérablement augmentée) ; *Gustave ou un héros Canadien*, par M. A. Thomas ; *Les Conférences de M. Doumic, sur la poésie française au XIXe siècle* ; *Les monographies de plantes Canadiennes*, par E.-Z. Massicotte.

3o Un chapelet en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope, à soufflet, en cuir maroquiné.

4o Un paroissien romain, contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, de 560 pages ; mesurant 4 1/2 x 3 pouces ; imprimé sur papier fin avec encadrement rouge ; relié en percal chagriné ; monogramme doré sur le plat ; fort relief ; tranche or guillochée.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

A l'heure où la presse quotidienne tend à se transformer tous les jours, pour répondre aux besoins sans cesse croissants d'information et de documentation du public, LE MONDE ILLUSTRÉ, en changeant de propriétaires et de direction, a résolu de ne se laisser devancer par personne sur la route du progrès.

Ainsi donc, il entreprend de modifier son aspect, d'augmenter la partie du texte offerte à ses lecteurs, de développer dans le sens le plus artistique la partie réservée aux illustrations, bref, il veut améliorer de la plus heureuse façon chacun de ses services et même en créer de nouveaux.

Pour répondre aux diverses parties de ce programme, LE MONDE ILLUSTRÉ, à partir du samedi 5 mai prochain, (premier numéro de la 17me année) contiendra une chronique par notre éminent écrivain canadien, M. LOUIS FRÉCHETTE, qui puisera dans ses souvenirs et dans l'actualité la matière de savoureux articles.

Sous le titre : PAGES CANADIENNES, LE MONDE ILLUSTRÉ publiera les meilleurs fragments des œuvres oubliées de nos littérateurs nationaux.

Dans les PAGES ÉTRANGÈRES, LE MONDE ILLUSTRÉ tiendra ses lecteurs au courant des nouveautés littéraires des autres pays, en reproduisant des extraits choisis de ces ouvrages.

Dans LE TOUR DU MONDE, LE MONDE ILLUSTRÉ donnera un résumé des nouvelles les plus curieuses et les plus intéressantes du monde entier.

Dans la SCIENCE POUR TOUS, LE MONDE ILLUSTRÉ résumera les notes scientifiques les plus importantes et consacrera à ses lecteurs des articles inédits et à la portée de tous.

Sous le titre : AU COIN DU FEU, LE MONDE ILLUSTRÉ publiera des articles de premier ordre spécialement rédigés pour ses lectrices. Cette partie est confiée à l'une de nos meilleures plumes féminines et ne pourra manquer d'intéresser vivement toutes les personnes du sexe.

Sous le titre : LES CONSEILS DU MÉDECIN, LE MONDE ILLUSTRÉ publiera une colonne de conseils pratiques par un de nos premiers médecins canadiens, qui répondra aussi à toutes les questions que l'on voudra bien lui poser.

LES JEUX D'ESPRIT ET LES AMUSEMENTS auront plaisir à tout le public. Des prix seront donnés aux heureux devineurs.

UNE PAGE POUR RIRE contiendra des nouvelles et des anecdotes comiques du meilleur goût.

LA PAGE DES ENFANTS, cherchera à intéresser tous ses jeunes lecteurs.

LE MONDE ILLUSTRÉ prend des arrangements pour s'assurer le concours des meilleurs artistes du pays.

De nombreux concours en tous genres seront organisés durant l'année.

UN NOUVEAU FEUILLETON, palpitant d'intérêt, commencera avec le premier numéro de mai.

Le texte sera classifié de façon à ce que les lecteurs trouvent immédiatement les pages qui les intéressent particulièrement.

Enfin LE MONDE ILLUSTRÉ va s'assurer la collaboration active de nos meilleurs écrivains et augmentera successivement le nombre de ses pages. Déjà au présent numéro il a ajouté quatre pages supplémentaires.

Bref, LE MONDE ILLUSTRÉ prétend devenir le journal le plus intéressant de son genre, au pays, et pour le prouver, nous prions nos lecteurs de nous adresser des suggestions et des conseils que nous nous empresserons de mettre en pratique, si tel est le vœu de la majorité. Qu'on se le dise.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-DOUZIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-douzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL), aura lieu samedi, le 5 MAI, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Son corps baignait dans la mer, ses pieds se cachaient dans l'océan, le pôle recouvrait sa tête d'une froide chevelure de glace ; souvent, tout son corps s'agitait d'un frisson grandiose et effrayant, quand il vomissait du feu et du soufre par l'énorme bouche de ses volcans.

C'était un continent immense, immense, à lui seul presque aussi grand que le reste du monde, et l'aurore du XVIe siècle, paraissant à l'horizon des temps, se levait déjà pour l'Europe, qu'il dormait encore dans sa majesté sereine et vierge, inconnu du vieux monde.

De l'Est à l'Ouest, et depuis le Nord jusqu'au Sud, s'étendaient de grandes plaines, interrompues çà et là par des fleuves énormes et nombreux, de grands lacs, de hautes montagnes, d'immenses forêts.

Les fleuves, roulant leurs ondes vers la mer, tantôt s'écoulaient dans une course rapide mais contenue, tantôt comme pris de vertige se précipitaient dans des cascades de centaines de pieds de hauteur où bondissaient leurs flots en furie.

Sur les lacs, à la surface limpide, glissaient les légers canots des sauvages, pêchant dans les eaux profondes ou voguant avec agilité.

Les montagnes étaient si hautes que leur sommet, voisin des étoiles, se dérobaient dans les nuées ; de grandes forêts recouvraient leurs lourds flancs de roc, à travers lesquels la terre se montrait à peine. Quelquefois, au lieu de continuer leur audacieuse ascension vers le ciel, elles s'arrêtaient soudain, et de leur sommet qui s'ouvrait, elles laissaient échapper des jets sinistres de flamme et de soufre, qui s'élançaient vers le ciel, mais retombaient bientôt dans leur chute terrifiante ; tels les efforts de l'enfer contre le ciel, toujours restent impuissants et retombent contre lui-même ; telle la calomnie, venant d'un cœur rongé par l'envie, lancée par une langue perverse, une bouche écumante de rage, retombe contre celui qui l'a formulée.

Les forêts étaient telles que quand la tempête soulevait leur feuillage échevelé, elles semblaient un autre océan, aux vagues s'élevant ou s'abaissant selon les caprices des vents. Elles étaient peuplées d'une multitude d'oiseaux et d'animaux de toutes sortes, auxquels faisaient la chasse les sauvages, seuls habitants de ces contrées.

Au printemps, quand sous les chauds rayons du soleil fondait la neige, des torrents se précipitaient du haut des montagnes, gonflaient les rivières et les fleuves qui se déversaient sur leurs rives ; les lacs se débarrassaient de leur glace ; la verdure reparaissait, l'herbe repoussait et les arbres se couronnaient de feuilles ; tout brillait, partout resplendissait la vie.

L'été, la nature poursuivait l'œuvre du printemps et faisait épanouir toutes choses, sous les chauds rayons du soleil ; dans les bois, les oiseaux faisaient résonner le feuillage de leurs joyeuses chansons et de leur gai babil.

L'automne teignait les feuilles des arbres des plus belles couleurs, puis celles-ci commençaient à tomber lentement et, une à une, venaient couvrir la terre de leur épais tapis ; et, quand tous les arbres en étaient dépouillés par un jour de tempête où les vents faisaient rage ou par un jour de calme où ils se taisaient, la neige se mettait à tomber à grains serrés ou par gros flocons silencieux.

L'hiver, la neige continuait de tomber et la bise soufflait, soufflait toujours ; et cet état de chose se continuait jusqu'à ce que le printemps vint réveiller la nature et la faire sortir de sa torpeur et de son long sommeil.

Les contrées du Sud ne connaissaient ni la neige ni les dures saisons d'automne et d'hiver et jouissaient d'un été perpétuel : toujours la verdure, toujours les fleurs, toujours la chaleur, la vie.

Et pendant des milliers d'années, le même soleil éclaira l'Europe et ces contrées privilégiées, et pendant des milliers d'années l'Europe en ignora jusqu'à l'existence...

C'est toujours un immense continent formé de grandes plaines que traversent toujours les mêmes fleuves, où se trouvent toujours les mêmes lacs, où s'élèvent toujours les mêmes montagnes.

Mais les plaines où il n'y avait jadis que quelques tribus sauvages sont maintenant habitées par des millions d'hommes blancs ; à la place des modestes wigwams d'autrefois s'élèvent de riches et somptueux palais.

Les fleuves et les lacs sont encore étonnés de voir les grands navires à vapeur tracer un écumeux et large sillon sur leurs eaux, accoutumés qu'ils étaient à ne voir glisser sur leur surface que les légers canots d'écorce des sauvages.

Les forêts, pour la plupart, sont disparues avec leurs anciens habitants, et de leur bois on a construit de vastes manufactures qui font monter vers le ciel des flots de fumée et poussent quelquefois des cris stridents et sourds, capables de mettre en fuite, de frayeur, les plus formidables armées sauvages d'autrefois.

Que dirait aujourd'hui le sauvage qui, se réveillant de son long sommeil, verrait à travers les plaines passer un char rapide comme l'éclair ?... S'il était brave guerrier, il lancerait sans doute contre lui une flèche impuissante. Que dirait-il ensuite, si, appelant l'armée de sa tribu à l'attaque, il voyait tout à coup braquées sur elle les gueules menaçantes des canons qui, vomissant la mitraille et la mort, balayeraient le champ de bataille comme un cyclone destructeur ? Sans doute, il s'imaginerait voir quelque mauvais *manitou* sorti du fond des enfers et apportant à sa suite la mort, la désolation...

* *

L'homme civilisé, par sa persévérance et ses progrès de toutes sortes, a pour ainsi dire métamorphosé cette nature qu'il avait si longtemps ignorée.

Comment s'est opérée cette transformation ?

Il faudrait, pour le montrer, raconter ici tous les efforts tentés par l'immortel Génois dont les siècles suivants ont ceint le front d'une auréole de plus en plus resplendissante, Colomb ; la longue lutte entre la Croix et les fantastiques croyances des sauvages superstitieux, lutte héroïque et éclairée d'une part, aveugle de l'autre : l'autre lutte, intimement liée à la première, de la civilisation contre la barbarie ; enfin, tous les efforts déployés par l'homme depuis le jour où fut plantée la croix sur le sol de San Salvador jusqu'à celui où les derniers vestiges de la barbarie eurent entièrement disparu.

Mais l'homme a beau, après s'être, pour cela, frayé un chemin à travers le roc des montagnes et s'être construit des ponts immenses au-dessus de l'onde furieuse des fleuves, se faire transporter en quelques instants à des distances extraordinaires, dans des chars qui passent en mugissant à travers des plaines accoutumées jusque-là à n'entendre que le murmure des ruisseaux chantant sous la verdure, le bruissement des feuilles, le susurrement des sources ; il a beau avoir fait de grands progrès dans les arts et les industries ; il a beau avoir abattu des forêts dont les ouragans les plus effroyables courbaient autrefois à peine le front ; c'est en vain qu'un nouveau Prométhée a ravi le feu et l'éclair au ciel pour en doter ce sol marqué par la Providence du sceau des grandes destinées : en dépit de toute sa science, en dépit de tous ses progrès, l'homme ne pourra jamais rien sur la nature elle-même.

Son corps baigne toujours dans la mer, ses pieds se cachent encore dans l'océan, le pôle recouvre toujours sa tête d'une froide chevelure de glace ; souvent encore, tout son corps s'agite d'un frisson grandiose et effrayant, quand il vomit du feu et du soufre par l'énorme bouche de ses volcans...

JULES FOURNIER.

Coteau du Lac, 1900.

" LES SOIRÉES DU CHATEAU RAMEZAY "

Nous continuons la reproduction des pages extraites du volume portant le titre ci-dessus. Dans notre dernier numéro, nous avons publié des œuvres de MM. Gill, Desaulniers, Charbonneau, Ferland, Neilligan, Lozeau, Massicotte et Dumont. Avec cette nouvelle série, tous les noms des auteurs du volume auront défilé sous les yeux de nos lecteurs.

Prochainement nous publierons, sous la signature d'une plume autorisée, une étude complète sur ce volume qui marque une époque dans notre littérature nationale.

PARMI LES TOMBEAUX

Qu'est-ce que l'homme ?—Un peu de cendre agitée par la vie, immobilisée par la mort.

Qu'est-ce que la vie ?—Une mort lente. Chaque jour dont elle se compose nous incline fatalement vers la tombe.

Qu'est-ce que la mort ?—Le triste retour de l'homme à la terre d'où il a été tiré.

Oh ! qu'elle est terrible et vraie, cette parole de l'Écriture : " Tu n'es que poussière, et en poussière tu retourneras ! " Que le monde semble petit et misérable, quand on l'examine à la lumière de cette épouvantable vérité ! Une fosse, un cercueil fait de quatre planches qu'il a fallu rogner pour les ajuster à leur taille, voilà, pourtant, l'exacte mesure des grandeurs humaines.

Les grandeurs ! Appliqué à l'humanité, ce mot pour le moins, est étrange. N'ayant rien que nous tenions de nous-mêmes, rien que nous n'ayons reçu, de quoi pouvons-nous tirer gloire ? De la naissance ?

—Il y a identité absolue dans le principe et dans le fait de la naissance de tous. Chacun vient au monde de la même manière, et nul n'a jamais eu la liberté de naître, ni surtout, de choisir ses parents.

Les parents eux-mêmes, les parents qu'on appelle auteurs de nos jours, n'ont été, à cet égard, que des instruments aveugles, entre les mains d'une puissance supérieure.

Que penser des talents, de la fortune, des honneurs, de tout ce qui fait beau le présent et brillant l'avenir, de tout ce dont on aime à s'enfler ?

Rien de cela, non plus, ne vient de nous, et tout s'en retourne malgré nous. Vous croyiez posséder la terre !... la mort frappe, et c'est la terre qui vous possède.

Oh ! pourquoi faut-il que notre ignorance, qui autorise, pendant la vie, tant de distinctions, tant de majestés ici et là, à propos de tout et de rien, aille ensuite au cimetière, pour se remettre de ses erreurs ! Pourquoi faut-il que là, parmi les tombeaux, les fleurs fanées, les feuilles mortes et le silence à peine troublé par le chant discret de l'oiseau solitaire ; que là, dans la cité des morts, elle se voie, pour la première fois, à l'école de la liberté, de l'égalité et de la fraternité si mal connues des vivants, que, pour cesser de s'opprimer, de se dépasser et de se faire la guerre, ils attendent que la mort les ait paralysés, nivelés et réconciliés dans une paix forcément éternelle !...

WILFRID LAROSE.

AU POÈTE

Tâche de ressembler, ô grande Âme blessée...
P. BOURGET.

Tâche de ressembler, ô martyr du génie,
Toi dont la pensée est comme l'âme, infinie,
A ces fleurs du chemin qui croissent sans appas,
Que, sans même les voir, on meurtrit sous ses pas !
Rien n'aurait révélé leur présence, peut-être,
Si ces pauvrettes, pour se faire reconnaître,
A ceux qui les brisaient et sans remords aucun,
N'avaient, avec leur sang, donné tout leur parfum.

GERMAIN BEAULIEU.

SILENCE

Plus de bruit, plus de bruit ! Le soir silencieux
Dans la sérénité dessille ses grands yeux,
Et l'Ange de la Paix va traverser les cieux.

Plus de vent, plus de vent ! La brise va se taire...
La rumeur des flots noirs sur l'âme solitaire
Passera tout à l'heure en l'infini mystère.

Plus de chants, plus de chants ! Dans leurs nids, les oiseaux
Dorment leur doux sommeil à l'ombre des roseaux,
Et la lune d'or rit de la plainte des eaux.

Mais des pleurs, mais des pleurs ! Les fleurs seront fermées,
Espérant la pâleur des aubes embaumées,
Aubes aux baisers pleins de larmes enflammées...

Des regrets, des regrets ! Dans l'ombre qui s'enfuit,
L'espoir d'aimer s'en va tout languissant d'ennui,
Et toi seule, ô douleur, tu veilles dans la nuit !

HENRI DESJARDINS.

JOURNÉE D'AUTOMNE

Le vent qui grince au fond des bois mornes et chauves,
Comme des gonds rouillés sous d'énormes vantaux,
Traîne lugubrement, le long des végétaux,
Le pâle tourbillon des feuilles aux tons fauves.

Dans le lointain, cachant la pente des coteaux,
Dorment vieux troncs, rameaux, ponts croulants et gué,
Et le merle fuyant vers les horizons mauves, [mauves
Jette ses cris plaintifs aux vents orientaux.

Dans les sillons, plus rien, rien sur la plaine nue ;
L'âme ressent en elle une crainte inconnue
Quand le frimas blanchit le sol dur et glacé.

Et l'homme frissonnant en sa triste demeure,
Voit le ciel automnal ouvrir son flanc blessé
Au soleil souriant à la terre qui pleure.

ARTHUR DE BUSSIERES.

LE DRAPEAU TRICOLEUR

O mon noble étendard ! qu'on l'admire ou blasphème,
Tu te fis un chemin au triomphe quand même.
Après avoir, aux jours sanglants de la Terreur,
Froudroyé l'ennemi dans sa folle fureur ;
Après avoir lutté contre l'Europe entière,
Et, géante, l'avoir couchée en la poussière,
Tu passas radieux aux clameurs du canon,
Tu parcourus le monde où frémissait ton nom ;
Tu marchas, tu volas, démon de la bataille.
Dans tes plis déchirés s'engouffrait la mitraille,
Et tu mettais un souffle étrange dans les cœurs.
Et quand tous nos clairons sonnaient pour les vainqueurs,
Quand nos tambours battaient une dernière charge,
La gloire avait inscrit la France dans sa marge.
O jours ! jours immortels ! jours d'effroi ! jours d'éclairs,
Où la poudre ébranlait à tous moments les airs,
Votre empreinte est profonde aux pages de l'histoire !
Remportant aujourd'hui comme une autre victoire,
Il se déroule encore, notre illustre étendard ;
Regardez sous ses plis tous ces enfants de l'art,
Vous qui ne voulez pas que la France soit reine ;
Regardez la science et sa clarté sereine,
Puis, dites : " C'est drapeau n'est pas celui du roi,"
Mais c'est celui du peuple, et je l'adore, moi !

HECTOR DEMERS.

CLAIR DE LUNE

Sous les rayons neigeux d'une lune d'opale
Obscurcie à demi dans son vol sur l'azur
Par un nuage brun aux nuances gris pâle
Déroulant ses replis dans le firmament pur ;

Sur un lac endormeur où les clartés douteuses
Des flambeaux de la nuit promènent doucement
Leurs reflets diaprés en vagues onduleuses
Parmi les joncs penchés capricieusement ;

Dans un léger esquif qui projette son ombre
Sur l'onde caressante, à la merci des flots
Disant avec douceur, tout près, dans la pénombre,
Leur éternel refrain de ris et de sanglots ;

Au milieu du silence imposant de la grève,
Lorsque tout dort, le soir, sous le dôme des bois,
Une femme inconnue, au regard sombre, rêve
Aux charmes envolés des amours d'autrefois.

ANTONIO PELLETIER.

RIMES FOLLES

A une jeune fille.

Légère comme un papillon
Qui voltige sur la rosée,
Comme lui, rarement posée,
Tu t'envoles en tourbillon ;
Tes yeux d'azur pleins de malice
Sont deux diamants précieux,
Ton sourire est délicieux,
Ta bouche, le plus frais calice

Mignonne, ton rire perlé
Trouve un écho dans ma poitrine,
Car j'aime la chanson divine
De tout oiseau vite envolé.
J'aime le carmin de ta joue,
Ta lèvre plus rouge que fleur,
Dans ton œil brillant de bonheur,
Le joyeux rayon qui se joue.

Tu n'es encor qu'à ton printemps,
A peine connais-tu la vie !
Ton jeune âge me fait envie,
Car, moi, je n'ai plus dix-sept ans.
Oh ! garde-la bien, ta jeunesse :
Conserve ta franche gaité,
Ton regard plein de volupté,
Et ton sourire qui caresse.

H. de TREMAUDAN

On est stupéfait de voir que tantôt une bagatelle
Suffit pour déshonorer un homme et que tantôt mille
énormités n'y parviennent pas.

LE RETOUR DES OISEAUX

Vers nous tendez vos ailes,
Hâtez-vous, gais oiseaux ;
Revenez, hirondelles,
Grives et tourteraux.

Volez à ma fenêtre
Où le soleil rebuit ;
En vous voyant paraître,
Le vieil Hiver s'enfuit.

Cohorte vagabonde,
Cherchant d'autres foyers,
Pour un plus serene monde,
Vous nous aviez laissés.

Dans les temps de froidure,
Nous songions si souvent
A la belle verdure,
Que vous chérissiez tant.

Les plaines sont muettes
Sans vos nids amoureux ;
Vos belles chansonnettes
N'égayaient plus ces lieux.

Je vous revois encore
Après six mois d'exil ;
Au lever de l'aurore,
J'entends votre babill.

Chantez, douce fauvette
Chantez chardonnerets,
Matinale alouette,
Pinsons et roitelets.

Vos courses gracieuses
Embelliront les airs ;
Valsez, bandes joyeuses,
Et donnez vos concerts.

Quand sur la sombre grille
Vous allez voltiger,
Un rayon d'espoir brille
Au cœur du prisonnier.

Quand près de la chaumière
Vous prenez vos ebats,
A l'humaine Misère
Ne redites-vous pas :

" Dieu qui fit la nature
Prend soin des plus petits ;
L'Homme, sa créature,
Aurait-il moins de prié ? "

Grand Merci ! Providence,
Du printemps Mil neuf cent ;
Donne à tous l'abondance,
Comme un couronnement.



L'ÉNIGME SUR LA TOMBE DE SHAKESPEARE

Les savants de ces temps-là ne dédaignaient pas la cryptographie : Galilée, le grand astronome, écrivit quelques-uns de ses ouvrages télescopiques de cette façon, afin d'empêcher qu'on lui ravit la gloire de ses découvertes, jusqu'à ce qu'il fût prêt à les publier.

Bacon, dans ses livres, a décrit différents systèmes de cryptographie : mais il s'est bien gardé de les appliquer dans l'inscription de la tombe de Shakespeare selon les règles qu'il en avait lui-même tracées. De là les difficultés de la déchiffrer.

M. Donnelly a vaincu les difficultés. Pour mieux faire comprendre, je cite l'exemple suivant. Un conspirateur est à la veille d'être découvert ; son ami, qui l'apprend, lui écrit de fuir dans la phrase inoffensive que voici : " J'iRai PriER sUR sa TombE. "

Pour appliquer les lettres de l'alphabet de Bacon, il faut diviser les sentences en mots de cinq lettres, placer sous chaque lettre un petit a pour les lettres minuscules et un petit b pour les lettres majuscules.

j'iRai	PriER	sUR sa	TombE
aabaa	baabb	abaaa	baaab

A présent, si vous ouvrez le livre *De argumentis*,

au chapitre de l'alphabet secret, vous verrez que : aabaa correspond à la lettre F ; baabb correspond à la lettre U ; abaaa correspond à la lettre I ; baaab correspond à la lettre S.

Donc, la lettre cryptographique dit : " Fuis ! " Et quel limier de ces beaux règnes assez fin pour déterrer cela dans une phrase aussi pieuse que banale : " J'irai prier sur sa tombe ? " N'est-ce pas ingénieux ?

Comme je l'ai dit plus haut, Bacon tout en composant et expliquant ses alphabets secrets, en inventa un qu'il ne révéla pas, mais qu'il appliqua à l'inscription de la tombe de Shakespeare, lui jouant par le fait un fameux tour de Jarnac et laissant à la postérité le trouble de le déchiffrer, ou confiant son secret, comme l'affirme M. Donnelly, à une société secrète, qui ne devra le révéler qu'à une date déterminée.

S'il y a une histoire secrète contenue dans l'inscription tombale, pourquoi n'y en aurait-il pas également une dans les drames de Shakespeare, s'est demandé M. Donnelly ?

Les drames mis à la question donnèrent aussi toute une histoire inédite du règne d'Elisabeth et des écrivains de son siècle.

Le même procédé appliqué aux *Drames de Ben Jonson*, attribués aussi à Bacon, révéla des événements importants tels que les découvertes astronomiques de Galilée ; l'emprisonnement de sir Thomas Overbury, dans la Tour de Londres, par le comte et la comtesse de Somerset ; le massacre de la Saint-Barthélemy ; la fondation des journaux en Angleterre ; la colonie de la Virginie et le mariage de Pocahontas ; la formation de la société des Rose-Croix ; les écrits de *Don Quichotte* avec une biographie du prétendu auteur Cervantès ; la supplique de Shakespeare pour obtenir à son père une cotte d'armes ; enfin plusieurs références au sujet du poète Marlowe, de Montaigne etc. etc.

Mais dans les drames, les chiffres ont remplacé les lettres ; c'est un système de calcul des Rose-Croix, très compliqué.

Ce calcul ne peut pas s'appliquer à n'importe quelle édition des œuvres de Shakespeare, mais seulement aux éditions de 1623, de 1632 et de 1664, qui sont exactement les mêmes et contiennent même nombre de lignes dans chaque page, même arrangement de grandes et petites lettres, ou italiques, mêmes guillemets, traits-d'union, mêmes erreurs, qui de prime abord, paraissent typographiques. Dans chaque volume, le même mot se trouve au haut et au bas de chaque page. Il y a mille pages par volume.

Cependant il est évident que ces éditions n'ont pas été imprimées avec les mêmes caractères, ni par la même imprimerie : il n'y avait pas de stéréotypie alors.

Si l'uniformité n'avait pas été strictement observée dans ces trois différentes éditions, il aurait été impossible d'y appliquer les règles du calcul secret des Rose-Croix, tel qu'il fut inventé originellement.

Il faut, d'abord, chercher le nombre radical.

Ce nombre radical est celui au moyen duquel on trouve tous les mots nécessaires pour reconstruire l'histoire secrète contenue dans les drames.

Il s'obtient en multipliant le chiffre de la page où commence un acte ou une scène, par le nombre de mots italiques ou crochétés, disséminés dans la première colonne de cet acte ou de cette scène.

Supposons que ce nombre radical soit douze, et que la page soit celle du premier acte d'Henri IV. Comptez douze mots à partir de la première ligne, le douzième, écrivez-le à part ; comptez encore douze mots, à partir du dernier mot extrait, et ainsi de suite ; mettez à la suite les uns des autres chaque douzième mot et vous aurez, à votre grande surprise, des phrases correctes, complètes quant à la grammaire et à la logique, racontant toute une histoire intime du siècle de lord Verulam, sir Francis Bacon.

Mais la marche de ce calcul n'est pas toujours aussi simple que je viens de le donner comme règle générale, elle suit des règles très compliquées, il est vrai, mais nettement formulées dans les livres des Rose-Croix.

Si Bacon est l'auteur de tant de chefs-d'œuvre dramatiques, pourquoi se cache-t-il, pourquoi laisse-t-il à Shakespeare, un obscure comédien, une gloire qui n'a pas encore été surpassée ?

Dans la seconde partie du drame d'Henri IV, M. Donnelly a découvert la réponse à cette objection ; en voici à peu près la traduction. C'est Bacon qui parle :

Depuis la fin tragique de Marlowe, j'ai cherché parmi mes amis du théâtre " Curtaun " quelqu'un qui voulût bien prendre le masque et le manteau à ma place. Et dès que la rumeur s'est répandue que j'étais l'auteur de ces drames, j'ai dû nier tout pour mettre fin aux soupçons et aux jalousies excités à la cour contre moi, car la vieille rosse (c'est ainsi que Bacon appelle sa gracieuse souveraine Elisabeth) prêtant l'oreille aux intrigues de mon cousin Cecil, qui s'efforce de lui prouver que Shakespeare n'a jamais écrit ces drames, a juré de me faire pendre, éventrer et brûler à Smithfield, s'il est jamais prouvé que j'ai écrit ces drames pour le théâtre et que j'en ai retiré de l'argent.

J'aimerais mieux mille fois mourir que d'attirer pareil déshonneur sur l'illustre nom de mon noble père, sir Nicolas Bacon, honorable depuis la conquête.

Shakespeare est l'ainé d'une famille pauvre et malade. Il est adonné à la boisson. Cet homme n'a pas l'esprit, la science et l'imagination nécessaire pour écrire ces drames.

Ce que l'on sait par l'histoire, c'est que la reine Elisabeth considérait ces drames comme révolutionnaires. Parlant un jour à ses dames d'honneur des allusions contenues dans Richard II, elle dit : " Ne savez-vous pas que Richard II, c'est moi ? "

Elle envoya au bûcher le comte d'Essex pour avoir fait jouer cette tragédie de Richard II la veille d'une révolte pour la détrôner au profit de Jacques Ier d'Ecosse.

Ce que l'on sait aussi, c'est que l'acteur Shakespeare, qui ne revendiqua ni ne signa ses pièces, retirait cependant du théâtre quatre parts de sociétaire, ce qui faisait \$7,000 par année, somme énorme à cette époque. Une partie de cet argent devait, sans doute, revenir à Bacon.

Mais pour un noble, c'eût été une ignominie que de vivre des revenus d'un théâtre : et le philosophe anglais confesse dans son histoire cryptographique qu'il aimerait mieux mourir que de révéler ce fait à ses contemporains en signant ses œuvres dramatiques.

Les extraits précédents ne sont que le commencement d'une histoire longue, qui lorsqu'elle sera terminée, jettera les professeurs d'histoire dans un profond étonnement.

Maintenant, voici qui devient mystérieux comme un conte de revenant.

M. Donnelly prétend qu'une société secrète doit être en possession des papiers, manuscrits, histoires et mémoires de Bacon—ces papiers n'existent nulle part, ils ont été supprimés—et on ne les révélera au monde qu'à une époque fixée par le fondateur, qui est Bacon lui-même.

Cette société serait celle des *Rose-Croix*, et Mme Plott, qui s'est occupée de cette question, a reçu une lettre de menaces contre sa vie, si elle continuait pareille campagne, et révélait d'autres secrets au sujet de Bacon et des *Rose-Croix*.

Il y a donc là toute la trame d'un beau roman, et on serait tenté de considérer le livre de M. Donnelly comme tel, s'il n'y avait pas des chiffres, des faits, des déductions, des conclusions rigoureuses pour démontrer sa réalité.

Ce qui n'a pas peu aidé au succès des découvertes de M. Donnelly, c'est qu'il s'est guidé par les nombreuses *allusions* et *suggestions* contenues dans les écrits et les sonnets de sir Francis Bacon.

L'auteur de la méthode expérimentale dit quelque part : " Mon nom est enterré avec mon corps, et ma mémoire est confiée à l'amitié de certains hommes charitables qui la feront connaître aux peuples étrangers et aux siècles futurs. "

Or, le corps de Bacon repose dans l'église de Saint-Michel, bâtie sur les ruines d'un temple païen, dont les fondations renferment encore des chambres en solide maçonnerie. Là peut-être, à côté des ossements de Bacon, se trouvent ses livres, ses lettres, ses manuscrits qui, comme je l'ai déjà dit, ont tous disparu : là, probablement, se trouve la vraie histoire, et la clef de l'énigme cryptographiquement insérée dans les drames de Shakespeare.

Cette église de Saint-Michel fut visitée en 1888 par

UNIVERSITÉ LAVAL DE QUÉBEC (FACULTÉ DE MÉDECINE)

ÉLÈVES FINISSANTS DE 1900



J. M. Sanson P. Millette J. Gagnon F. O. Drouin A. Pelletier P. E. Dionne J. de Varennes H. Duchesne
F. E. Gilbert J. E. Bolduc P. Chabreau, Prés. A. E. Fillion A. C. Hamel, Prof. L. S. Pinault B. Verret

M. Donnelly. Il avait apporté une aiguille aimantée, et chose étrange, quelque endroit qu'il se plaçât, l'aiguille dirigea constamment sa pointe vers la tombe du philosophe anglais, d'où, conclut le visiteur, il doit y avoir là-dessous, dans ces anciennes chambres, une quantité considérable de fer tels que coffrets, boîtes etc. En outre, le poète, dans ses sonnets, y fait allusion.

Lors de ses conférences en Angleterre, M. Donnelly a proposé qu'on ouvrit la tombe de Shakespeare, à Stratford-sur-Avon, et celle de Bacon, à Saint-Albans, dans l'église de Saint-Michel, afin de vérifier les allusions faites par Bacon dans ses sonnets, mais sa proposition souleva une tolle général d'indignation contre le profanateur américain des cendres des deux illustres poètes, sans peur de la terrible malédiction portée par Shakespeare et écrite sur sa tombe : "Maudit soit celui qui touche à mes os !"

M. Donnelly, qui en a vu bien d'autres, insiste pour que tous les masques tombent, pour que les Rose-Croix révèlent enfin leur secret à la génération présente, prête à rendre à sir Francis Bacon une justice et une gloire que lui refusaient son siècle et son roi.

Cette croisade anti-shakespearienne qui passionne tant les esprits non seulement en Angleterre et aux États-Unis, mais aussi en Allemagne et en Italie, où Shakespeare est quelquefois mieux étudié qu'en Angleterre, devrait aussi intéresser grandement les littérateurs et les étudiants canadiens, tout en leur faisant acquérir la pratique et le génie de la langue anglaise.

Le livre *the Cipher* est écrit dans un style clair, didactique, avec une logique et une sincérité qui forcent le respect et l'attention du lecteur, quand bien même il ne partagerait pas toutes les vues de l'auteur.

Le *Pall-Mall Gazette* de Londres, dans un compte-rendu de la conférence donnée à Oxford, dit : *America, the land of big things, has in M. Donnelly a son worthy of her immensity.*

EM. B. GAUVREAU.

NOTES HISTORIQUES

SAINTE-GENEVIÈVE DE BATISCAN (1639-1657).—*La seigneurie de Batiscan est donnée aux Jésuites.*—*Le mot Batiscan.*—*Les Attikamègues.*

"La seigneurie de Batiscan, dit Benjamin Sulte (1), fut donnée aux Jésuites "pour l'amour de Dieu", le 13 mars 1639, par M. Jacques de la Ferté, abbé de Sainte-Madeleine de Chateaudun, au nom de la compagnie (de la Nouvelle France) deux lieues au fleuve (en largeur) sur vingt de profondeur. Cette seigneurie fut accordée comme fief absolu, avec le droit de haute, moyenne et basse justice, et sujette à la foi et hommage au sieur Jacques de la Ferté et ses hoirs, suivant la coutume des fiefs de la prévôté de Paris ; sujette aussi au paiement d'une croix d'argent de la valeur de soixante sols à l'expiration de tous les vingt ans au dit Jacques de la Ferté ou ses héritiers, depuis le temps que les terres seront cultivées ; les terres pour être possédées par les Pères Jésuites ou appliquées ou transportées aux sauvages ou autres devants chrétiens, et en telles manières que les Pères jugeront à propos de telle sorte que les terres ne seront pas retirées de leurs mains tandis qu'ils jugeront à propos de les tenir et posséder. Le droit de haute justice se rencontre parfois dans les actes de concession des quarante ou cinquante premières années de la colonie, mais il ne paraît avoir été exercé qu'une fois ou deux, et dans le cas où le crime était d'une évidence indéniable. L'acte de foi et hommage au sieur de la Ferté est digne de remarque : c'était à peu près le seul privilège que se fût réservé le roi en constituant les "Cent-associés".

A propos du mot Batiscan, le même historien dit encore : "Champlain, en 1603, mentionne la rivière de Batiscan. La carte de 1609 la désigne également. En 1611, Champlain dit qu'il rencontra à Québec un capitaine sauvage appelé Batiscan. Parmi les noms sauvages cités par Lescarbot, on trouve Batiscan. Sur

la carte de 1612 figure la contrée de *Batiscan*. L'un des chefs sauvages des Trois-Rivières, en 1627, se nommait *Batiscan*. L'édition des œuvres de Champlain en 1632, dit : "La rivière Batiscan, fort agréable et poissonneuse, est proche de celle de Champlain. En 1637, il y avait dans les environs des Trois Rivières, un chef sauvage appelé Tchimiourineau, surnommé Batiscan (*Relation*, 1637, p. 83)..."

Le mot Batiscan n'a aucun sens connu des Algonquins actuels. Dans la langue des Cris, *Tabatescan* signifie : corne fendue ou fendant. Le Père Lacombe croit que c'est le même que notre Batiscan. (1)

La seigneurie de Batiscan ne se colonisa que lentement. Le pays n'était pas assez sûr pour se fixer loin des forts où l'on pouvait se mettre à l'abri d'une attaque des Iroquois qui parcouraient le pays sans cesse afin de surprendre les colons sans défense. A l'époque où la seigneurie du Cap de la Madeleine fut donnée aux Jésuites (1646), Sulte écrit dans ses *Pages d'Histoire*, qu'il n'y avait pas d'habitations françaises entre Québec et Trois-Rivières, sauf celles de M. de Chavigny, à Sillery, et celle de M. de la Poterie, à Portneuf. Plus que cela, les *Relations des Jésuites* de 1663 nous disent encore que le Cap de la Madeleine était seul habité par des Européens au-dessous de Trois-Rivières, en cette année.

La région située entre le Saint-Maurice et la Batiscan était cependant peuplée de plusieurs tribus de sauvages notamment, les Montagnais, les Skotoennis, les Satchazonons et surtout les Attikamègues, qui tiraient leur nom du mot Attikamègues, qui signifie un certain poisson blanc.

A propos de ce dernier mot, le Père Paul Lejeune écrivait en 1639 : "Je n'en ai point vu en France de semblables, il est d'un fort bon goût ; et peut-être que s'en trouvant quantité au pays de ces bonnes gens, on leur fait porter le nom de ce poisson."

"Les Attikamègues, disent encore *Les Relations*, sont une des nations que nous avons au nord ; ils demeurent à trois ou quatre journées du grand fleuve, dans les terres."

C'est une nation pacifique.

Leur capitaine disait au Père Jacques Boiteux, qui es pressait de venir rester près de Trois-Rivières pour se faire chrétiens : "Nous le promîmes l'an passé, dit leur capitaine, que nous viendrions demeurer à une

journée de votre habitation, tant pour apprendre le chemin du ciel, que pour cultiver la terre : nous nous sommes assemblés sur ce sujet en nostre pais, tout le monde approuvait ce dessin ; mais l'orgueil des Iroquois nous en fait suspendre l'exécution ; nous ne sommes pas gens de guerre, nous manions mieux l'aviron que l'épée, nous aimons la paix, c'est pour quoy nous nous éloignons le plus que nous pouvons des occasions de combattre ; si on pouvait dompter ces peuples qui veulent massacrer, nous serions bien tost auprès de vous ; car nous avons un grand plaisir d'être instruits. (*Relation*, 1641, p. 29.)

Citons Sulte : "Le 20 avril 1657, huit Français des Trois-Rivières, avec vingt canots de sauvages algonquins, partent pour la traite des Attikamègues. Ils entrèrent dans les terres par la rivière Batiscan, qui est à six lieues au-dessous des Trois-Rivières. Ils passèrent dans cette rivière vingt-huit saults en quatorze jours. Ils arrivèrent au terme de leur voyage le 28 mai, après avoir passé soixante quatorze saults ou portages. Ils retournèrent aux Trois Rivières le 15 juillet chargés de castors. Le voyage est rude, long et hasardeux ; néanmoins, il fut heureux, il n'y eut qu'un seul Français qui y périt en tombant dans un rapide en glissant, où il se noya. Ils y virent des *Poissons Blancs* qui demandent à prier le Dieu des AgouinsSi8ek et des Kériétinoux, qui sont proches de la mer du nord" (1).

B. J. Massicotte

C'est si bon de se souvenir, qu'on voudrait quelquefois habiller l'avenir avec les habits du passé.—GUSTAVE BROZ.

Un intérieur où il n'entre pas de femme, est un jardin sans fleurs ; l'ombre sans un rayon de soleil ; la terre sans un pan du ciel bleu !—ULLA.

On reprochait à une femme qui venait de perdre son mari, après une union longue et heureuse, de ne faire aucun étalage de son chagrin, de ne pas manifester au dehors le deuil qui lui remplissait le cœur. C'est, répondit-elle, que je ne songe pas à me remarier jamais.—A. KARR.

(1) *Histoire des Canadiens-français*, Vol. 2 p. 69.

(1) *Bulletin des Recherches Historiques*, vol. 5, p. 274.

(1) *Histoire des Canadiens-Français*, vol. . . .

NOS ARTISTES.—La jeune Communiant

(Voir gravure)



M. F.-X.-A. RAPIN

M. F.-X.-A. Rapin n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Déjà, en ce journal, M. Jules Saint-Elme lui a consacré de jolies pages d'appréciation et une biographie toute empreinte de sentiments amicaux. Ailleurs, dans *Les Nouvelles*, notre grand écrivain disparu, M. A.-N. Montpetit, lui a fait l'honneur d'un article très élogieux.

Ces louanges n'ont pas endormi notre artiste. Il n'en a pas

moins continué la culture de son art favori, et aujourd'hui nous avons le plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs une de ses dernières peintures. D'après l'opinion des connaisseurs, ce serait sa meilleure.

Voyez la jeune communiant dans l'attitude de la prière. Elle offre une action de grâce au Dieu bon qui a daigné, pour la première fois, descendre en son cœur virginal pour l'embraser d'amour.

Ne dirait-on pas qu'elle murmure des mots expressifs pour témoigner toute sa reconnaissance à son divin Sauveur ?

La figure de la jeune vierge est calme et pure. L'enfant riieuse et insouciant d'hier est aujourd'hui transformée par la méditation intérieure. Un grand mystère s'est accompli en elle. Elle a goûté au pain des élus. La joie qu'elle ressent de l'accomplissement de cet acte sans égal dans la religion catholique, perce dans sa physionomie recueillie.

Le sujet est simple et imposant. Le peintre l'a exécuté sobrement, mais avec une grande vérité. Il n'en a que plus de mérite à nos yeux.

M. Rapin est encore un jeune homme dont le talent ne peut que s'affermir. Qu'il poursuive sa voie envers et contre tous et les succès ne manqueront pas de couronner une carrière déjà si bien remplie et pour laquelle il a toutes les qualités nécessaires.

Nous sommes heureux de pouvoir porter à la connaissance du public, cette œuvre nouvelle de l'un de nos peintres canadiens les plus consciencieux.

M. Rapin, qui est actuellement, croyons-nous, professeur de dessin au collège de Marieville, voudra bien accepter nos sincères félicitations ainsi que nos vœux pour l'avenir. Ah ! si notre peuple voulait m'en croire, comme il encouragerait nos artistes qui se dévouent à la culture de l'art. Oui, comme nous voudrions voir dans les salons, bibliothèques ou boudoirs, de jolies peintures signées par des nôtres, au lieu d'affreuses gravures ou de grotesques chromos.

Ne désespérons pas, cependant. Cela vient. Le sentiment du beau se développe peu à peu. Le souci de l'art grandit, le goût s'affine, nous plaçons notre idéal plus haut, nous sommes plus difficiles dans notre choix, en un mot, notre éducation artistique est à se faire. Encore une fois ne désespérons pas.

Nos artistes auront certainement souffert de cette lente éclosion du goût du beau, mais enfin, ils auront amené un résultat dont les générations futures recueilleront les fruits. Ces générations leur seront reconnaissantes et leur nom tiendra une plus grande place dans l'histoire de la race. Cela ne peut-il pas consoler de bien des déboires ?

E.-Z. MASSICOTTE.

LE TRAVAIL

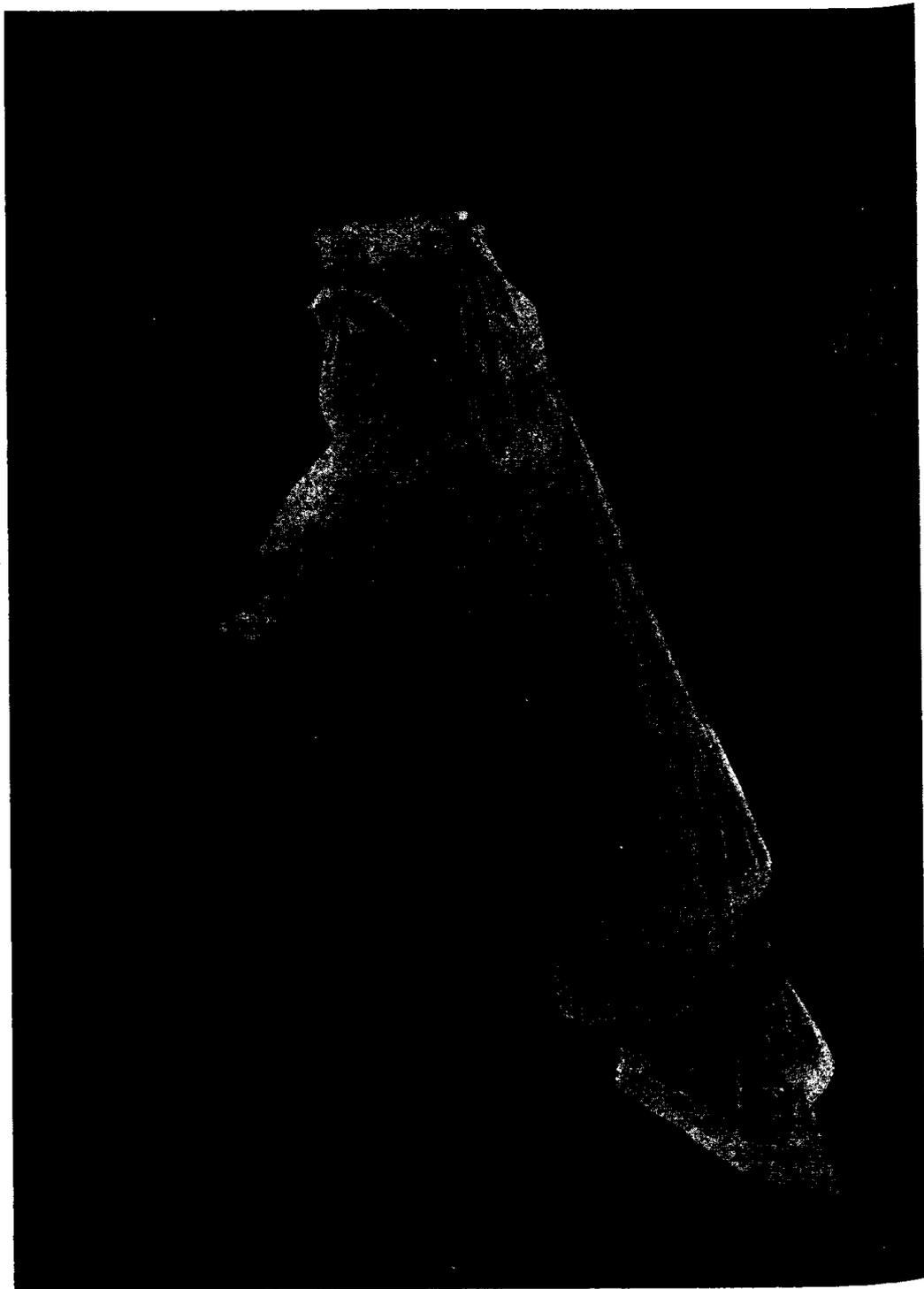
Pour punir, de sa grave et funeste chute, l'homme dont la création avait demandé à la puissance infinie de Dieu un instant de recueillement, qu'il avait fait à son image et à sa ressemblance, comblé de tant de bienfaits, établi le roi des êtres créés, le Créateur, irrité, le frappa d'un anathème qui pèse sur lui depuis cette époque, l'écrasant comme un fardeau de misères et de peines, en attendant l'heure de la mort.

“ Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. ” Il faut que cette sentence se réalise. Conséquence de cet arrêt, riches ou pauvres doivent se livrer au travail. Si l'homme veut se soustraire à cette obligation, il meurt de faim, ou s'il possède des trésors et vit dans l'oisiveté, il devient plus malheureux, la vie lui est insupportable.

Chassé du paradis terrestre, tout de suite le pécheur a le souci de chercher ses aliments, et mille besoins naissent de ses faiblesses et de ces nécessités. Mais, en obscurcissant après le péché l'intelligence de son serviteur, Dieu lui a ménagé une lueur de génie. Il progresse, il invente, doué de l'amour du beau, rempli de courage et d'ambition. Bientôt il étonne par les chefs-d'œuvre qui sortent de ses mains. Hénoch est construite par les enfants des hommes, déjà les instruments

Dans le désert où ils séjournèrent longtemps, le Seigneur daigna nourrir les Hébreux, ce peuple privilégié, mais, pour l'empêcher de se livrer à la paresse et l'obliger à recueillir la manne chaque jour et de grand matin, il permit qu'elle se fondit aux premiers rayons du soleil et que celle de la veille fût corrompue le lendemain. Pour nous servir d'exemple, Jésus a choisi comme père nourricier un simple ouvrier gagnant quotidiennement et péniblement sa nourriture. Marie, sa sainte mère, s'occupait continuellement des soins du ménage. Notre-Seigneur, qui eût pu posséder tous les trônes et tout l'or de l'univers, aidait ses parents.

Dès l'âge le plus tendre l'enfant doit avoir l'esprit occupé. Quelqu'un doit lui inculquer les premiers éléments des choses qu'il faut apprendre, et lui fournir des amusements. Ce seront des jouets qui égayeront son temps. Le petit garçon s'exercera à dompter son poney à roulette et la petite fille à parer et à dorloter sa poupée. Les images les intéresseront ; ils demanderont des explications et s'instruiront. Dans ces enfantines occupations le corps acquerra plus de vigueur, la raison se développera plus tôt et plus fermement que si ces chers petits êtres passaient leurs heures seuls, ne sachant que faire. Que les élèves qui font leurs études se distraient durant les récréations par des jeux ou des récits. Durant les vacances, qu'ils se



LA JEUNE COMMUNIANTE.—Tableau de F.-X.-A. Rapin

La vie humaine ressemble à une année où on ne voudrait pas voir les neiges de l'hiver en hiver, mais les fruits de l'automne au printemps, et les fleurs du printemps en été et en automne.

de musique font entendre des sons harmonieux, les métaux sont artistement travaillés.

à quelques travaux manuels, que les fils du cultivateur, instruits au collège, aident leur père avec leurs frères ; qu'une bonne partie des loisirs soient employés à de saines et instructives lectures. Les facultés de l'âme, ainsi absorbées, éloigneront la tentation des choses défendues.

C'est le travail, toujours admirable dans toutes les classes de la société, qui produit la juste règle des Etats par les gouvernants, qui apporte le pain au journalier, l'aïeance au laboureur qui arrose la terre de ses sueurs, la fortune au négociant, qui consume même des nuits entières dans le règlement de ses affaires. Devenu tellement inhérent à notre nature que celui qui ne travaille pas meurt plus tôt, en soulageant des maux inséparables de cette vie, il donne le courage de vivre, il élève jusqu'à des sphères sublimes. Combien le repos est doux, aussi, après l'application, les fatigues, quand on a la conscience du devoir accompli. Travaillons ardemment, entr'aïdés dans une chrétienne solidarité. *Ne craignons pas les rides ou les mains calleuses.*

Plus les siècles avancent et plus le génie humain devient extraordinaire, étonnant. On dirait qu'il a emprunté quelque chose au pouvoir créateur de Dieu, son divin Maître. Fier de ses talents, avec l'aide d'un Esprit suprême, il ne se rebute pas, l'obstacle l'encourage. Il a créé des merveilles, et veut en faire briller d'autres. De quelle gloire couronnons-nous ces grands dont l'histoire redit hautement les noms, et célèbre avec enthousiasme les découvertes opérées dans les arts et les sciences ! Le roi de la création peut encore des prodiges, l'avenir le dira.

L'homme a aimé et aime le travail. Voilà pourquoi l'Exposition Universelle et grandiose de Paris a lieu en cette année mil neuf cent !

Augustin Ler.

LE SECRET DE L'AMOUR

C'était en février 189... Un air de fête planait dans un certain quartier de la jolie petite ville de V...

Il y avait bal ce soir-là chez Mlles X..., et la réunion était nombreuse.

Du dehors, l'on distinguait facilement les danseurs tournoyant à la clarté resplendissante des lumières.

C'était une scène admirable, féerique, où la jeunesse, en majeure partie, figurait.

Tout à coup l'on entend frapper... Deux hommes entrèrent, et, en quelques instants, passèrent du couloir au salon.

Dans un coin retiré de la pièce, une jeune fille, tout de noir vêtue, causait avec une amie.

Son teint de blonde s'accroissait dans cet habit sombre et modeste à la fois.

Pour elle, la danse n'avait aucun attrait, car de temps en temps, ses regards se portaient furtifs, languoureux, à un point opposé, où les deux nouveaux venus étaient assis.

Georges, l'un d'eux, rencontrant soudain le regard de la jeune fille, s'enhardit au point de lui demander d'exécuter un morceau de musique.

Cette dernière accepta de bonne grâce, et se rendit, quelque peu timide, au piano.

Georges, tout près, la regardait avidement, n'osant risquer une parole, et troubler par là l'harmonie que rendait le clavier sonore sous les doigts agiles d'Hélène, que l'assistance acclamait, enthousiasmée, délirante.

Puis, elle avait terminé, non sans regret pour Georges désireux de la retenir près de lui.

Et la foule se retira lentement...

...

...

...

...

...

...

Longtemps, longtemps, ils marchèrent ainsi par le froid qui sévissait et la neige qui tombait dense et drue.

Ils étaient si bien à causer de leur première entrevue, si douce, qui leur procurait le bonheur de se revoir, de dévoiler les plus intimes secrets de leur être !

Ils s'étaient compris, la première fois, sans se parler ; leur cœur battait d'un même sentiment, leur amour était le même, mais ils l'avaient tenu là, au fond de leur âme, caché ou plutôt comprimé, espérant l'heureux moment, attendu hélas ! avec tant d'anxiété, où ils pourraient se voir, se parler.

Ah ! que les jours coulèrent beaux ensuite, dans une douce intimité, avec la satisfaction flatteuse d'être aimés, d'éprouver les mêmes sentiments, de vivre un à tout jamais, malgré les petites querelles qui s'élèvent, trop souvent, comme des nuages, venant assombrir le ciel de leurs amours reprenant toutefois, peu après, sa sérénité !

Des mois, des années même s'écoulèrent pendant lesquelles Georges et Hélène, toujours fidèles, toujours confiants, goûtaient des joies et des délices que procure l'amour vrai, sincère.

C'était le bonheur rêvé sur terre, bonheur qu'on dit pourtant ne pas s'y trouver.

Puis, un jour... ô malheur !... un jour vint, sombre, triste... emportant trois années de joies, des plus belles espérances...

Les amoureux, à la suite d'une futile querelle,—comme cela arrive toujours—s'étaient séparés, l'âme brisée, le découragement au cœur.

...

Les choses en restèrent là plusieurs moi, lorsqu'un jour Georges, ne pouvant supporter l'isolement dans lequel il vivait, résolut de revoir Hélène, et les deux amoureux s'étaient rapprochés, reprenant leurs anciennes habitudes comme aux premiers beaux jours passés.

—Eh bien ! disais-je tout dernièrement à mon vieil ami Georges : comment vont les amours ?...

—A merveille, mon cher. Autrefois et aujourd'hui, se confondent à tel point, qu'il me semble n'y avoir eu pas d'interruption. Le secret de l'amour consiste à s'entendre et à y mettre chacun du sien, voilà tout !

Paul Jury

CHATEAUBRIAND EN AMÉRIQUE

Sous ce titre, notre Commissaire canadien à Paris, M. Hector Fabre, publie un article dans le dernier numéro du "Paris-Canada," qui nous révèle une supercherie non banale de la part du grand écrivain. Nous en détachons un fragment qui nous a paru être d'un intérêt spécial pour nos lecteurs.

Le voyage en Amérique a été soumis par un érudit, M. Joseph Bédier, à un examen minutieux. Hélas ! qu'a-t-il découvert ? c'est que l'illustre voyageur s'aidant de Charlevoix et autres guides de ces époques, a décrit des lieux qu'il n'avait pas visités. Sa mémoire infidèle, on son attention distraite, s'est aidée des souvenirs plus précis des autres. Il avait égaré ses notes : il les a retrouvées, ou complétées, dans des auteurs plus soucieux d'exactitude que de beauté littéraire ; il a jeté sur elles le manteau de son style, et aussitôt de grises elles ont paru éclatantes. Au point que, plus vraies que nature, elles ont semblé les seules vraies. Les auteurs consultés paraissent avoir passé les yeux fermés devant les lieux que Chateaubriand a si bien peints sans les avoir jamais vus. Les grands peintres transforment et éclairent d'une lumière nouvelle les paysages entrevus ; les poètes ne sont jamais plus grands que lorsqu'ils en croient moins leurs yeux que leur âme.

Faut-il s'arrêter à ce détail ? Chateaubriand aurait fait en trente-sept jours un parcours que, même aujourd'hui, avec les trains à grande vitesse, on aurait

peine à faire en si peu de temps. Mais le poète n'a-t-il pas des ailes, et s'il s'élève jusqu'au ciel sans effort, quel obstacle pourrait l'arrêter lorsque redescendant sur la terre, il la veut parcourir en un clin d'œil ?

Donc, amnistions Chateaubriand ; soyons-lui même reconnaissants de tout ce qu'il a ajouté à ses impressions pour l'enchantement de la postérité !

Mais voici un point plus délicat et qui touche à l'histoire. Chateaubriand a-t-il vu Washington ? Lui a-t-il fait cette visite qu'il a racontée avec pompe, pour l'histoire ? Certains détails inspirent des doutes. Ainsi, la maison qu'habitait alors le fondateur de la République, selon Chateaubriand, était une petite maison toute simple, comme il convenait à un fondateur de République. En réalité, c'était une vaste maison de marbre, choisie exprès très grande et qu'on ne s'était pas préoccupé de prendre toute simple pour faire mieux ressortir la grandeur de l'homme qui allait l'habiter.

Washington et Chateaubriand ont-ils perdu grand chose à ne pas se rencontrer ? Grand homme, vrai grand homme, Washington n'avait pas l'allure du prophète, rien en lui n'était de nature à éblouir le chantre des Martyrs, ami de la pose, de l'appât même en simplicité.

L'illustre voyageur a-t-il du moins vu le Niagara ? On ne sait plus qu'en penser. Dans tous les cas, il n'a pas franchi la frontière et foulé notre sol. Nous le regretterons toujours. Sur notre population fidèle à la France, il aurait laissé tomber quelques belles paroles que nous citerions en opposition à celles de Voltaire. La plus grande nature canadienne décrite par lui, d'après des auteurs plus obscurs, serait devenue aussitôt fameuse. Un rayon échappé à son imagination illuminerait encore notre horizon. Il faut à jamais déplorer que, comme pour Jérusalem, il ne se soit pas trouvé sur son passage, à ce moment de sa vie, quelque Dulcinée, qu'à leur tour plus tard nos poètes eussent chantée.

HECTOR FABRE

SOUVENIR D'EXCURSION

(COMPOSITION SANS A)

Le touriste peut voir se découper sur le bleu du ciel le profil d'énormes ruines qui couronnent une colline élevée, dernier échelon d'un contrefort des Cévennes du Midi.

Ces ruines furent un couvent riche et célèbre en son temps. On peut y monter, et on foule un sol où croît une herbe touffue ; plus de clôture, rien ne défend l'entrée, que les ronces qui y poussent depuis des siècles.

Les cellules vides, dont le lierre couvre les murs écroulés, servent de lieu de refuge pour les hiboux et les chouettes, dont le cri lugubre trouble seul le silence des nuits. Les cloîtres effondrés ne sont qu'un sombre fourré, fouillis de chênes, de hêtres et de troncs dénudés.

L'église détruite est devenue une solitude désolée, nulle prière n'y retentit plus depuis longtemps, et, seules, quelques tombes de religieux qu'on y voit encore témoignent d'une vie qui n'est plus.

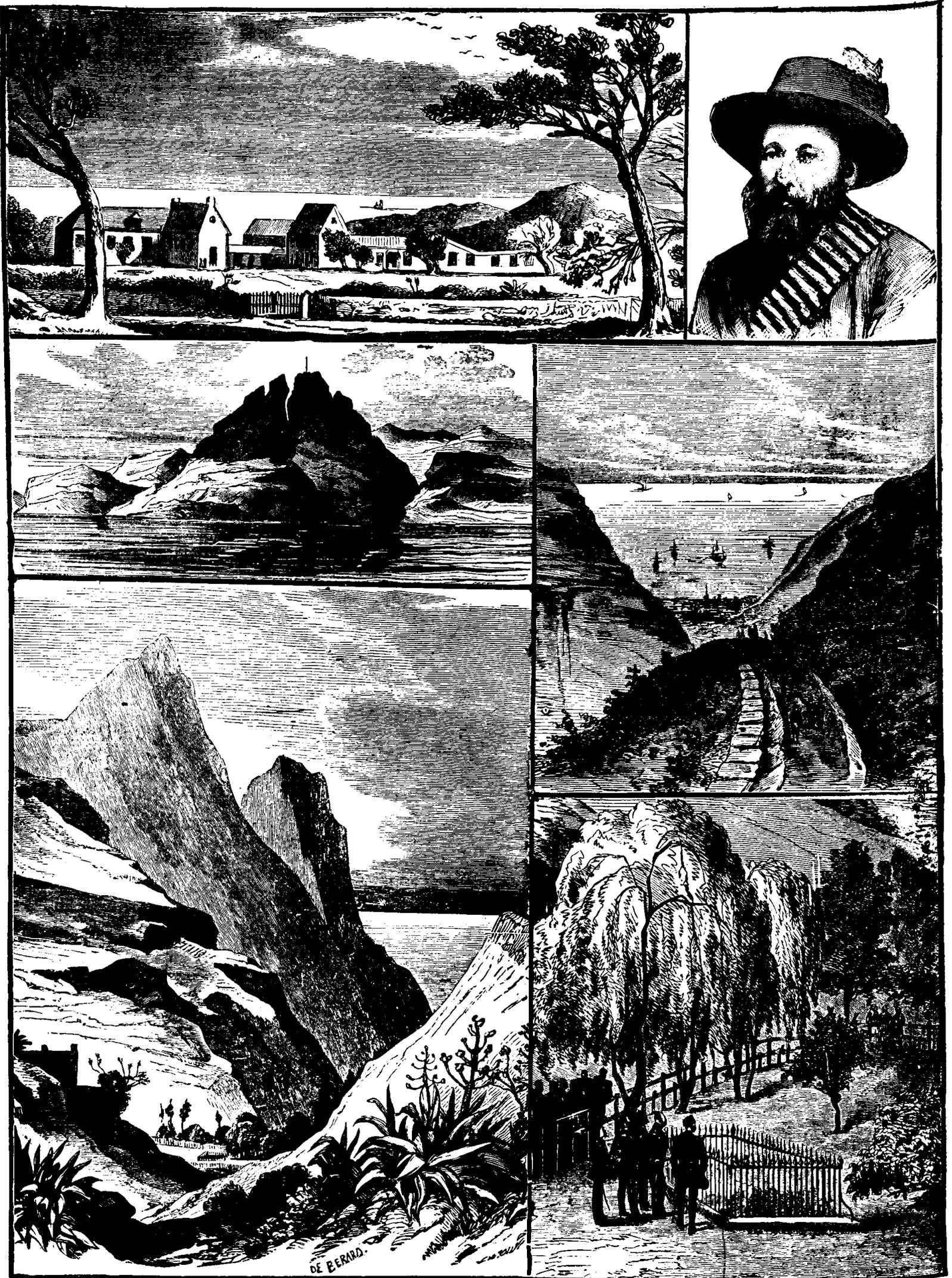
En présence de ces ruines encore debout et que les siècles réduiront un jour en poussière, l'homme peut méditer sur le rien de toutes choses, et sur le peu de lui-même.

Qu'un peu de temps seulement s'écoule ; et de lui, que reste-t-il ? un fugitif souvenir peut-être, et bientôt l'oubli.

Dieu seul est l'Éternel.

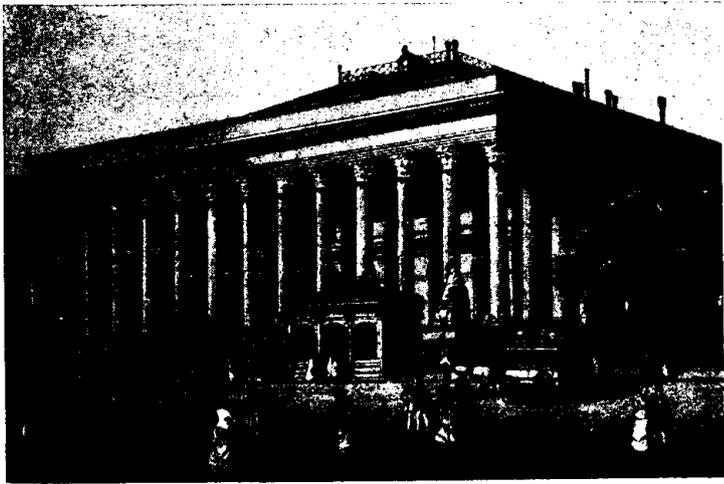
L. EGGALED.

Je n'ai jamais cru, pour mon compte, qu'un journal fût une simple tribune d'où l'on pérorait, mais un champ de bataille où l'on manœuvre et dont on se sert pour augmenter les chances de victoire de la cause que l'on défend. Un journal n'est pas une harpe entre les mains d'un artiste, c'est un instrument entre les mains d'un homme d'action. C'est un clairon qui sonne le ralliement, qui montre un but et harcèle les courageux.—ABBÉ DABRY.

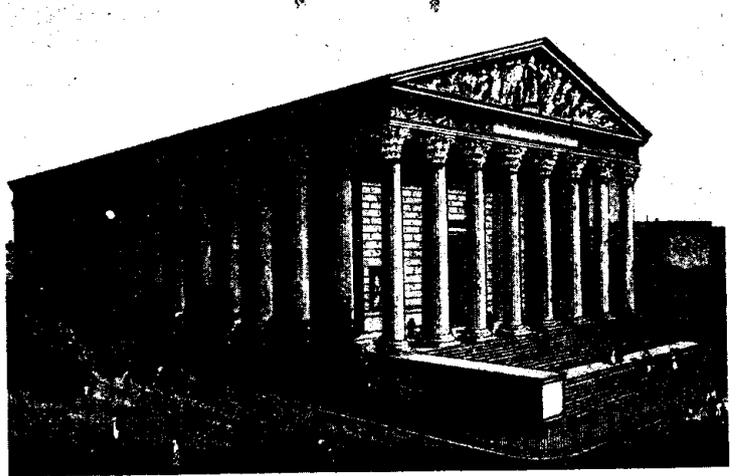


1. Longwood, habitation de Napoléon Ier.—2. Général Cronje.—3. Le rocher de Sainte-Hélène.—4. James-Town.
5. La vallée du Tombeau.—6. Le Tombeau de Napoléon Ier.

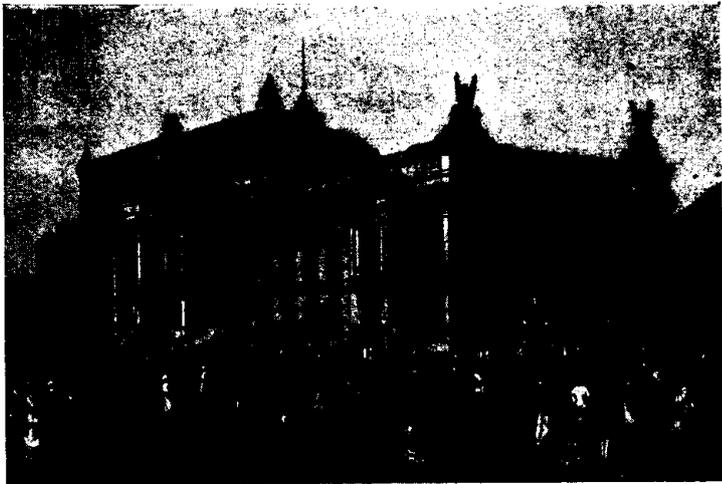
CRONJE A L'ILE DE SAINTE-HELENE



LA BOURSE



LA MADELEINE



LE GRAND OPÉRA



PALAIS DU LUXEMBOURG



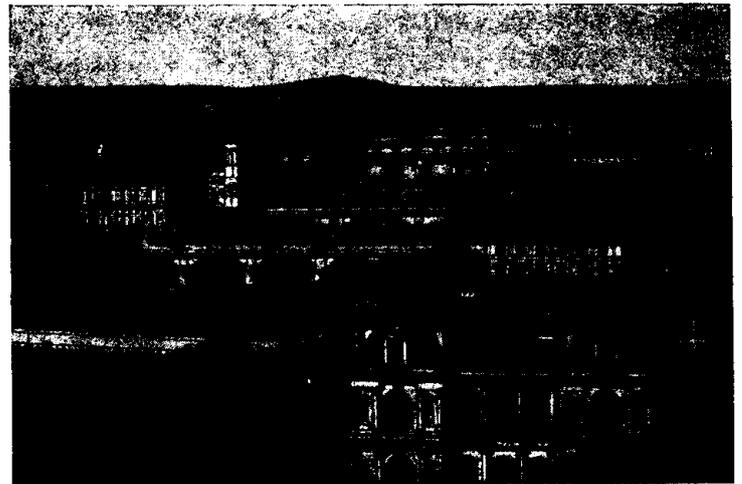
ARC DE TRIOMPHE



LOUVRE



ABSIDE ET COTÉ SUD DE NOTRE-DAME



LES 7 PONTS SUR LA SEINE

PARIS, LA VILLE DU JOUR.—LES PRINCIPAUX EDIFICES

FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

Dès qu'il fit jour, Baptiste se rendit chez le notaire. Le madré savourait d'avance le plaisir de torturer l'âme de ce cancre qu'il aurait voulu écraser sous le talon de sa botte.

Il frappa plusieurs coups avec le heurtoir irrité de se voir éveiller de si bon matin.

Mtre Drusac lui-même vint répondre, la bonne étant encore emmitouffée dans ses couvertures.

Il ouvrait déjà la bouche pour gratifier son visiteur inattendu d'une fulminante kyrielle.

Celui-ci ne lui en donna pas le temps.

—Vot'fille est morte, dit-il, en le dévisageant.

L'épiderme facial du notaire prend la couleur du papier sur lequel on va coucher un acte de décès. Il oscille comme le roure sous le dernier coup de la cognée et se porte les mains à la gorge comme si un condor y avait implanté ses serres crochues.

Il saisit Baptiste par les épaules et fouille dans ses yeux sans mot dire.

Le sonneur de Bonsecours que ce manège commence à endiabler, dit en soulageant ses clavicles de leur joug :

—Dites-donc, vous, n'prenez-vous pour un fou furieux ?

—Si tu n'es pas fou, répondit le notaire en grinçant des dents, tu es un corbeau.

—Si j'sus t'un oiseau de malheur, vous, vous êtes un meurtrier, le meurtrier de vot'fille.

—Et v'là ! ajouta le bedeau, en s'en retournant.

Rendu sur le trottoir, il fait volte-face et crie au notaire :

—Faites excuse, si j'vous ai offusqué. Car moé, voyez-vous, j'connais pas les ménagements comme vous, surtout avec les Anglais. J'ai un p'tit conseil à vous donner, si vous voulez voir vot'fille. Rendez-vous à Saint-Denis avant qu'on la mett'en terre.

Le tabellion, se croyant la proie d'un cauchemar, se frotte les yeux.

Tout à coup, il voit se dessiner devant lui la vérité dans son horrible brutalité. Endossant sa pelisse et prenant son castor, il s'élançait dans la rue comme un maniaque.

Il arrête au passage un jéhu et lui commande de le conduire à Saint-Denis, ventre à terre.

Pour la première fois de sa vie, il ne lésine pas sur le prix. Et cependant, le mastoc, découvrant là une bonne aubaine, avait été d'une exigence de Shylock.

A Saint-Charles, le cheval n'en pouvait plus.

Mtre Drusac payait son homme, changea de cheval et, après une course effrénée, il frappait à l'auberge du "Lion d'Or" pour prendre des informations.

L'hôtellerie était pleine de paysans qui s'entretenaient des derniers événements.

Des femmes, groupées dans un angle de la salle d'entrée, s'essuyaient fréquemment les yeux du coin de leurs tabliers. Une marmaille barbouillée, ne comprenant rien de cette scène, mais ayant la conscience d'un malheur, se frotlait contre les jupes des bonnes femmes, les doigts dans la bouche et en ouvrant tout grands leurs yeux inquiets.

A l'entrée de Mtre Drusac, tous avaient tourné la tête vers le nouveau venu.

Ce dernier apprend que Florence gît dans l'auberge même. Il laisse entendre un cri lamentable.

—Florence !...

Il se traîne en rampant jusque dans la chambre mortuaire.

Enseveli dans une robe éclatante de blancheur, Florence reposait sur un lit tout blanc aux côtés d'Hubert. Ses cheveux auréolaient sa tête comme le nimbe d'or que les artistes peignent autour du front de leurs vierges martyres.

Elle souriait.

Sur ses lèvres demi-closes semblait naître une prière au ciel ou un serment d'amour.

Le visage d'Hubert était beau avec le froncement de ses sourcils. Une nouvelle malédiction, à l'adresse des Anglais, avait expiré sur ses lèvres. Les Anglais qui avaient déraciné cette fleur à peine éclose, au moment où il allait la transplantier à l'ombre d'une félicité pleine de délirants mystères.

Près des dépouilles, on avait placé un guéridon. Deux cierges nacrés achevaient de se consumer. Dans une soucoupe remplie d'eau bénite, trempait un rameau de buis. Devant une madone en plâtre, un lam-pion projetait des reflets de lapis-lazuli. Alice, à genoux aux pieds d'Hubert, arrosait le lit de ses larmes. Ses yeux étaient rougis et gonflés par la nuit qu'elle avait passée à prier et à pleurer.



Prosterné sur une fosse, il est abîmé dans sa douleur

Le notaire implora au milieu de ses sanglots : "Florence ! Florence !"

Et il murmura des paroles inintelligibles. Il pressa la tête de son enfant contre sa poitrine et égrena sur son front, froid comme une urne sépulcrale, des baisers embrasés.

Témoins de cette grande douleur, les assistants ne permirent pas qu'elle se prolongeât plus longtemps. Ils détachèrent le père de la fille.

Le cortège funèbre défilait lentement, silencieusement sur la grande route lactée, pierreuse, muette. Il neigeait.

Sans doute que les anges pleuraient là-haut. Leurs larmes, d'une pureté séraphique, se cristallisaient, se ouataient en passant à travers les nappes glaciales de la voûte éthérée.

Les corps des héroïques paysans, tombés sur le champ de bataille en défendant leur liberté contre le lâche et sanguinaire tyran, étaient entraînés sur des chariots parés de crêpes et de pavillons français.

Venait ensuite le curé, saint vieillard aux cheveux d'argent.

Tout le village suivait, depuis le marmot jusqu'au septuagénaire. Les invalides seuls étaient restés au foyer. Le notaire était soutenu par l'aubergiste et Fanfan.

De loin, on aperçoit le cimetière avec ses croix noires et ses monuments blanchâtres.

Enfin, on est arrivé.

Les paysans, au teint hâlé, se rangent en cercle autour des fosses et se découvrent pieusement.

Le ministre du Christ, en étole et en surplis, récite les dernières prières. A l'injonction : "Partez, âmes chrétiennes, montez au ciel," des sanglots éclatent de toutes parts. Les paysans essuient du revers de leurs mains ou de leurs manches les larmes qui les aveuglent.

Et le cortège s'en retourne, par groupes de trois ou quatre.

Ils parlent à voix basse pour ne pas troubler l'éternel sommeil des morts.

Mais, dans le cimetière nu, un homme s'est attardé. Prosterné sur une fosse, il est abîmé dans sa douleur.

Sur le tombeau, un bouquet d'immortelles a été déposé par Alice.

Là, deux corps reposeront jusqu'à l'universel réveil. Florence et Hubert, qui se sont aimés dans la vie, dorment ensemble dans la mort.

—Florence ! Florence ! suppliait le notaire, est-il vrai que je ne te verrai plus ? Mais non, ma petite Florence, tu sais bien que celui qui te parle, c'est ton père, celui qui a dévoué toute sa vie pour toi seule...

—Allons, réponds-moi, Florence ! Tu as assez dormi. Comment ! tu ne me réponds pas ? Tu ne réponds pas à ton père ?...

Le vent sifflant à travers les tilleuls et les saules pleureurs, répondait seul à sa prière...

—Morte, Florence, morte ! Oh ! non, on veut me tromper, on se moque de moi, on se rit de ma douleur !...

—Comment ! Florence, serait-il vrai ? Tu serais morte ? Et jamais plus tes bras n'entoureront mon cou, jamais plus la fraîche bouche ne fera circuler le sang de mes lèvres ?...

—Ah ! je suis maudit, je suis le meurtrier de Florence, je suis un infanticide. Grâce, grâce, ô mon Dieu ! Pitié, pitié ! Mes mains sont teintes de sang. Partez, partez, taches damnées, disparaissez !...

—Ah ! Anglais, démon incarné, voilà ton œuvre, Vampire, partout où tu passes, ta morsure est marquée d'une traînée de sang, et tes pas laissent une empreinte de malédiction ! Qui s'associe à toi, ne saurait exécuter qu'une œuvre infernale. Maudit soit le jour où j'ai écouté la proposition de l'Anglais ! Insensé ! comment n'ai-je pas songé que le seul bien que tu aies jamais pu faire, tu l'as accompli malgré toi ? Digne compagnon du Juif déicide, tu marcheras à jamais avec lui, la main dans la main, en écartant avec ton glaive dégouttant de sang et en frappant par derrière tous ceux qui ont la grandeur d'âme de se mettre sur ton chemin...

—Et que t'avais-je fait, moi, pour que tu m'enlèves mon unique enfant, ma Florence ?...

Le notaire, hors de lui, se mordait les poings et déchirait ses vêtements.

—Maudite sois-tu, Angleterre, et tous tes rejetons ! Vipère ! Plus les Canadiens-français s'attacheront à te réchauffer dans leur sein, plus de soin tu prendras à aiguiser ton dard envenimé pour leur donner la mort un jour !

—Mais que t'importent les malédictions d'un père meurtrier qui vaut encore cent fois mieux que toi, fourbe, sanguinaire, hypocrite ! Que t'importe même la juste indignation de la vertu contre le crime personnel ? Que t'importe à toi, puisque ta conscience cuirassée de honteux ulcères est insensible au remords et que, dans les plis de ton drapeau, se réfugient toutes les iniquités !...

—Ah ! puisse le sang de Florence retomber sur ta tête et sur celle de tous tes descendants et te faire rouler jusqu'au plus profond des abîmes !...

—Florence ! Florence ! réveille-toi, je t'en supplie ! Ne sois donc pas cruelle ! Qu'une seule de tes larmes

vienne mouiller mes cheveux blancs, et je mourrai heureux ! Pitié ! pitié ! ah ! mon Dieu ! Florence !"

Le soir, au son de l'angélus, le gardien du cimetière, parcourant les allées de deuil, buta contre un homme, la face tournée contre terre et à demi drapé dans un manteau de neige.

Il était mort...



LA PRIÈRE DU CHEIK

"Allah ! Allah !

"Mahomet, prends pitié de ton fils."

Debout en face de sa tente, alors que le soleil s'enfonçait et disparaît dans la poudre blanche du désert, le Cheik commence sa prière.

"Mahomet, prends pitié de ton fils."

Depuis bien des jours le Cheik demande la pitié du prophète ; depuis bien des jours le Cheik est courbé sous la douleur.

Il est jeune, il est beau. Il est puissant et fort. Ses hordes guerrières ne connaissent pas la défaite et de ses expéditions lointaines il est revenu chargé d'or et de pierres précieuses.

Mais depuis bien des jours le chef vit sous sa tente ; à l'heure de la prière seulement sa voix grave et triste trouble le silence du désert, et les Croyants inactifs, muets et tremblants, frappent le sol de leur front et implorent la pitié du prophète pour leur chef malheureux.

"Mahomet, prends pitié de ton fils.

"Allah ! Allah ! Dieu est Dieu, Mahomet est son prophète et je suis son fils. Soldats, serviteurs et esclaves, voici l'heure de la prière."

Et le chef prie :

"J'ai connu la gloire et le triomphe. Mahomet, j'ai chanté ton nom au milieu du feu des batailles : mais mon bras est mort et mon cœur brûle depuis que j'ai connu Kerinda, Kerinda la Tzigane.

"Elle est belle comme la pluie après un soleil ardent, comme le calme après le simoun, comme l'oasis au milieu du désert.

"Plus belle que mon cimetière quand il ruisselle de sang ; plus belle que ma place au septième ciel.

"Mahomet, prends pitié de ton fils.

"J'ai vu, à mes pieds, la sultane de Mascate ; la plus belle des filles des Maldives a baissé devant moi son voile, et mon cœur est resté froid devant tant d'amour, et mon cœur souffre en aimant Kerinda.

"Kerinda ! Tu ne connais pas Allah et n'invoques pas son prophète, mais quel dieu t'a donné un cœur de pierre et a mis sous ta prunelle un poignard si aigu ?

"Pour un sourire, pour un regard, pour un battement de ton cœur, parle : que veux-tu ?

"Veux-tu être reine ? Je me ferai roi pour te donner une couronne.

"Veux-tu être riche ? J'ai de l'or, des rubis, des diamants.

"Veux-tu te venger ? Dis-moi sous quel ciel vit ton ennemi, et j'irai lui trancher la tête.

"Tu es mon esclave et je t'implore. Tu es faible et tu me braves. Je t'aime et tu me haïs.

"La biche ne donne pas son amour au tigre ; la gazelle fuit l'aigle aux ailes immenses et au bec crochu.

"Voyageur qui vas par le désert, dis-moi : souffrent-ils ainsi dans ton pays ?

"Kerinda ! Pour toi j'ai fermé le Coran et brisé

mon épée ; baissé la tête et déchiré mon turban. Allah se venge. Mahomet, prends pitié de ton fils.

"Allah ! Allah ! Pourquoi n'as-tu pas exterminé tous les ennemis de ton prophète ? Pourquoi Kerinda vit-elle sous le soleil ?"

Comme chaque soir, une larme tombée des yeux du Cheik se perdit dans le sable ; et bientôt on n'entendit plus dans le désert immense que les rugissements des chacals et des hyènes se disputant une proie.

Traduit de l'anglais par

Mathias Filion

PARIS, LA VILLE DU JOUR

(Voir gravures)

Au moment où le monde entier a les yeux tournés sur Paris, la plus belle ville de l'univers, et le seul endroit de la terre pour tenir une véritable Exposition universelle, nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs (dont une bonne partie traverseront l'océan sans doute), en leur donnant une série de photographies des principaux édifices de la grande capitale française.

NOS FLEURS CANADIENNES

LE ROSIER ET L'ÉGLANTIER

Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

(Chanson Canadienne)

Bien que ce refrain soit très populaire parmi nous, il n'en est pas moins vrai qu'en ce pays, la plupart des rosiers ne fleurissent qu'au mois de juin. Mais le refrain n'a pas tout à fait tort, car lorsque le printemps est hâtif, il arrive qu'on voit la rose épanouie à la fin de mai.

Nos espèces indigènes ne sont pas très nombreuses, ni bien variées en couleurs. La flore canadienne nomme celles-ci : Le rosier de la Caroline (*rosa caroliniana*), le rosier agréable (*rosa blanda*), le rosier brillant (*rosa nitida*) et l'on peut ajouter le rosier rouillé ou églantier (*rosa rubiginosa*).



La couleur des corolles varie du rose pâle au rouge foncé. Elles n'en sont pas moins belles. Peut-il en être autrement ? quand on dit rose on dit beauté, et la plus humble comme la plus coquette a droit à notre

admiration, car elle reste la fleur par excellence en tous pays. Elle a sa place dans toutes les littératures, à toutes les époques. Une des plus délicieuses poésies de l'aurore de la langue française est celle de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil...



Malherbe lui doit peut-être sa popularité. Bien des gens ne savent de lui que ces deux vers :

Et rosejelle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Mais passons, il faudrait une vie entière pour faire l'anthologie complète de la rose. Contentons-nous de rappeler ce spirituel quatrain d'Alphonse Karr :

De leur meilleur côté tâchons de voir les choses :
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux ;
Moi je me réjouis et rends grâce aux Dieux
Que les épines aient des roses.

E.-Z. MASSICOTTE.

UN CONCOURS ORIGINAL

Un journal américain, l'*Oregonian*, a offert un prix de \$150 à celui ou celle qui lui donnerait la meilleure définition du mot *Bébé* :

Une dame Keppner a remporté le prix pour la réponse suivante :

"Une plume légère de l'aile de l'amour déposée dans le sein de la maternité."

En voici quelques autres qui ne sont pas à dédaigner :

"L'horreur du célibataire, le trésor de la mère et le tyran le plus despotique du ménage le plus républicain."

"Ce qui nous éveille le matin, se traîne pendant le jour et nous agace la nuit."

"La dernière édition de l'humanité dont chaque couple croit avoir le plus bel exemplaire."

"Celui qui rend le foyer plus heureux, l'amour plus fort, la patience plus grande, les mains plus occupées, les nuits plus longues, les jours plus courts, les bourses plus légères, l'avenir plus brillant et qui fait oublier le passé."

RÉNÉ STR-FOYE.

Lili est au pain sec.

—T'as raison de pleurer, va, lui dit son petit frère, comme ça, au moins, tu manges pas ton pain sec.

LE TOUR DU MONDE

La souscription ouverte à Paris pour élever un monument au colonel de Villebois-Mareuil a déjà produit plus de 2000 francs (\$400).

Le téléphone est maintenant établi entre la France et l'Allemagne. Par la convention signée le 28 mars dernier on a même réglé la correspondance téléphonique entre les deux pays.

La prochaine arrivée d'Ibsen à Paris est annoncée. Il veut voir l'Exposition qui l'intéresse, dit-on, extrêmement. Et c'est grâce à elle que la France a la visite de cet homme de génie dont il fut tant parlé, dont notre mère-patrie s'est soudain éprise.

Il est question d'élever un monument français à Waterloo.

Le monument, très simple, se composera d'une pyramide ou d'une colonne de granit, au sommet de laquelle figurera un aigle de bronze, blessé à mort et défendant encore le drapeau. Cet aigle sera l'œuvre de M. Gérôme.

Nous lisons dans la revue l'*Élysée* :

La nomination de Mme Potter-Palmer, en qualité de commissaire des États-Unis à l'Exposition de 1900, a été un grand triomphe pour le parti Féministe américain. Elle est due directement au président MacKinley, qui a cédé avec plaisir du reste, aux vives sollicitations du monde politique et du monde élégant dont elle est une des reines les plus aimées.

Le maréchal Roberts, baron de Kandahar et Waterford, commandant en chef des forces britanniques dans l'Afrique du sud, est citoyen des douze villes suivantes : Londres, Edimbourg, Bristol, Chesterfield, Dingwall, Dunbar, Dundee, Inverness, Newcastle-upon-Tyne, Portsmouth, Waterford, Widl.

C'est le défunt prince de Bismarck qui tient cependant le record, car des 86 villes de la Prusse rhénane, 60 lui avaient conféré le droit de cité.

Une noce qui eût inspiré la verve descriptive de Flaubert. Elle a été célébrée dans le village de Kloesbourg, près de Wissembourg, Bas-Rhin, une noce à laquelle 185 familles étaient conviées.

On a consommé 3 veaux, 240 livres de porc et 500 de bœuf ; comme entremets, on a servi 380 "gougoufs," gâteaux à la levure, à la confection desquels on a employé 700 œufs et 60 kilos de beurre (125 livres).

Ce repas pantagruélique a été arrosé de 10 hectolitres de vin blanc d'Alsace.

Nous n'avons pas que des soldats au Transvaal, nous avons aussi des héroïnes. Témoin, cette noce que nous cueillons dans un quotidien : "La supérieure de l'hôpital d'Escourt, en Afrique, la Rvde Sœur St-Antoine, qui vient de mourir, victime de son dévouement pour les soldats blessés, était une Canadienne. C'était une demoiselle Desroches, et elle avait vu le jour à la Pointe-aux-Trembles, Québec. Dans une lettre écrite quelques jours avant sa mort, cette religieuse disait qu'il y avait plus de mille blessés dans l'hôpital dont elle avait la direction."

La statue équestre de Washington, qui doit être inaugurée le 3 juillet prochain sur la place d'Iéna, à Paris, est en ce moment exposée à la fonderie de bronze Henry-Bonnard, 16e rue Ouest, à New-York. Cette statue, œuvre des sculpteurs Edward C. Potter et Daniel C. French, pèse 8,200 livres ; avec son piédestal en marbre du Tennessee, mis en place par MM. Fischer et Cie, de New-York, elle mesure 22 pieds de haut. Coulée à la fonderie Henry-Bonnard, cette statue équestre est la première pour laquelle le corps et les

jambes du cheval aient été coulés en une seule pièce ; c'est également la première statue en bronze coulée aux États-Unis pour être envoyée en Europe.

On a compté les arbres de Paris. Ils sont au nombre de quatre-vingt dix mille, sans parler de ceux des parcs particuliers, des préaux, des écoles et des cimetières.

Ces arbres sont d'essences assez variées. Il y a en chiffres ronds, vingt six mille platanes, seize mille sumacs, six mille érables, cinq mille sycomores, quatre mille robiniers et, exactement, deux mille deux cent vingt-deux tilleuls.

La durée moyenne d'un marronnier est de 115 ans, de 60 ans environ pour les sycomores et les platanes, tandis qu'elle n'est que de 20 à 14 ans pour les tilleuls.

La mortalité de tous ces arbres est, dans les quartiers intérieurs, du double de ce qu'elle est dans les autres.

A Washington, fonctionne un "dead letters Office" ou bureau central des "lettres mortes" où viennent échouer chaque jour plus de 1,800 lettres qui, pour une cause ou pour une autre, n'ont pu parvenir aux destinataires.

Elles sont l'objet d'un tri soigné fait par les employés, puis elle passent par les mains d'un bataillon de soixante jeunes filles munies d'atlas, de lexiques, de documents de toutes sortes et surtout ferrées comme personne en géographie, connaissant assez bien toutes les langues du globe pour traduire en anglais les suscriptions les plus fantaisistes, voire le sanscrit.

Plus de la moitié des lettres menacées de mort sont ainsi sauvées. Les autres sont autopsiées : si leur contenu offre quelque intérêt et porte l'adresse de l'envoyeur, elles sont réexpédiées à ce dernier.

Le reste est immédiatement livré aux flammes.

Il paraît que cette fois, nous pouvons, sans le secours d'aucun si, mettre réellement la lumière en bouteille.

Un savant Américain vient, en effet, d'obtenir une lumière idéale, en ne se servant ni d'huile, ni d'électricité.

Lumière idéale qui est produite dans des globes de verre par des réactions chimiques.

Emprisonnée, cette lumière ne peut plus s'éteindre.

On devine les nombreux services que la nouvelle invention américaine est appelée à rendre. Bientôt tout le monde aura sur soi un rayon de soleil.

Il suffira de tirer sa boîte ou son flacon pour éclairer les coins les plus obscurs.

Enfin quelques élégantes yankees ont même déjà songé à se fabriquer ainsi des bijoux dont l'éclat surpasserait celui du diamant et autres gemmes lumineuses.

Une revue américaine signale la mise en exploitation régulière d'une mine naturelle de savon. Cette mine d'un nouveau genre se trouve à Ashcroft, dans la Colombie anglaise, et produit du savon composé de borax et de soude parfaitement utilisable tel quel pour l'industrie et l'économie domestique.

Au lieu d'avoir à incorporer de l'huile ou de la graisse avec une quantité donnée de soude caustique en faisant bouillir le mélange dans des cuves en bois, ainsi que cela se pratique habituellement dans les fabriques de savon, il suffit de laisser se solidifier à l'air libre une sorte d'argile très fluide que l'on rencontre en couches assez profondes près d'un lac situé aux environs de la ville. Cette espèce de glaise prend bientôt la consistance du savon, tout en conservant sa couleur un peu grise, et peu se découper en briques ou en pains pour être livrée immédiatement et sans autre préparation au commerce.

La même revue annonce qu'on a découvert depuis quelques années trois mines de savon naturel aux États-Unis, l'une dans le Nevada, la seconde dans le Dakota, la troisième en Californie, mais qu'elles n'ont point été encore mises en exploitation.

Le dix-neuvième siècle aura été le siècle de la Métallurgie. Par elle, les conceptions les plus audacieuses, les constructions les plus fantastiques ont été réalisées.

L'Exposition de 1889 vit naître entre autres ces deux colosses qui firent l'admiration du monde entier : la Galerie des Machines et la Tour Eiffel. Mais pour beaucoup, il apparaîtra qu'avant l'achèvement du siècle, l'Exposition de 1900 aura couronné ce triomphe de l'Art Métallurgique par une entreprise dont la hardiesse et les phénoménales proportions laisseront les foules en extase : la Grande Roue de Paris.

La première impression que produit cette merveille est stupéfiante. On est tenté de crier au miracle, et pourtant, la Roue Géante n'est autre que l'application mathématique et, disons-le tout de suite, calculée pour produire des dizaines de fois l'effort qu'elle a à fournir, des lois fondamentales de la construction mécanique.

La Grande Roue de Paris emportant simultanément à 106 mètres dans les airs 1600 voyageurs, exploite qu'elle renouvelle d'ailleurs chaque quart-d'heure, est construite de façon à fournir ce travail énorme comme un jeu d'enfant. Quelques chiffres que nous indiquons ci-après vont démontrer ce fait rigoureusement exact, bien qu'à première vue, l'esprit ait une tendance à refuser de l'admettre.

La Grande Roue est la reproduction textuelle d'une roue de bicyclette avec son axe, ses rayons, sa jante, ces organes ayant évidemment des proportions gigantesques.

La Roue a 106 mètres de diamètre. Son axe, énorme bloc d'acier d'une seule pièce, a 12m, 40 de long, 0m, 66 de diamètre et pèse 36.000 kilogrammes (75.000 livres) !

La jante double est reliée à cet axe par 160 rayons en câble d'acier de 5 centimètres et dont la tension peut être variée exactement comme dans une roue de bicyclette. Cette jante elle-même dont le pourtour atteint 315 mètres, est composée de deux parties parallèles reliées par des entrecroisements. Quarante wagons, pouvant chacun contenir 40 voyageurs commodément installés, sont répartis sur la circonférence de la roue, suspendus à la jante par des axes pivotants.

Cette masse énorme, axe, rayons, jante et wagons, pèse le chiffre formidable de 686.000 kilogrammes, et l'axe repose sur deux pylônes de 55 mètres de hauteur, pesant ensemble 400.000 kilogrammes.

Si l'on considère qu'une roue de bicyclette pesant 3 kilogrammes supporte continuellement la moitié du poids de la bicyclette et du cavalier, soit à peu près 45 kilogrammes, et que l'on calcule que les 650.000 kilogrammes de la Grande Roue n'ont jamais à supporter que 1600 voyageurs, soit à peine 125.000 kilogrammes, ce qui fait pour la roue de bicyclette 15 fois son poids et pour la Grande Roue pas même la cinquième partie de son poids, on comprend quel formidable excédent de force la Grande Roue possède à son actif.

Quant à l'ascension elle-même, rien ne peut en décrire le charme. Doucement, sans secousse, sans la moindre sensation de vertige, la Roue Géante enlève le spectateur et lui permet de jouir du panorama le plus merveilleux que l'imagination puisse rêver.

L'exposition immense, Paris plus vaste encore, se détachent, tels de superbes bijoux aux pieds du voyageur émerveillé. Puis, c'est la descente infiniment douce et l'on croit en retrouvant le sol avoir vécu un beau rêve !

Voilà ce qu'est la Grande Roue de Paris. Elle s'imposera évidemment à l'attention, comme la Tour Eiffel en 1889, aux innombrables visiteurs de la Grande Exposition centenaire à laquelle son nom restera attaché.

Les merveilleux palais qui l'entourent pourront lui faire un féérique piédestal : leur splendeur ne frappera jamais l'esprit comme cette sorte de fantastique aéostat aux quarante nacelles emportant des milliers de voyageurs à la fois dans les airs.

LA MÈRE

On sonnait. Elle vint ouvrir. Mais la porte attirée, elle eut une surprise, reconnaissant son fils.

— C'est toi ! dit-elle, depuis si longtemps !... je croyais que tu ne viendrais plus.

Il était grand, la lèvre ourlée d'une fine moustache, assez élégant dans son pardessus demi-saison, ses gants noirs, son chapeau de soie.

Elle ajouta :
— Entre.

Le chapeau à la main, il la suivit. Et comme dans une petite pièce triste qui servait de salon il s'asseyait :

— Tu ne m'embrasses pas ? dit-elle avec reproche.
— Mais si, fit-il en se levant.

Et bruyamment, il l'embrassa sur les deux joues. S'étant rassis ils restèrent silencieux, un peu gênés, ayant beaucoup de choses à se dire et ne trouvant pas les paroles du début. Entre eux il y avait quelque chose de pénible : une dissidence les séparait dont la vieille mère surtout souffrait. A vingt-cinq ans, Georges s'était épris d'une femme plus âgée que lui qu'il avait épousée. Rien n'avait pu le dissuader, ni l'affection de sa mère, ni la pensée de son chagrin et de ses larmes. " Tu viendras habiter avec nous, avait-il dit ; tu verras, vous vous accorderez très bien. " Mais elle avait décliné cette proposition, car, dans son cœur douloureux elle ne pardonnait pas, au fond, à cette femme, d'être préférée de son enfant, et elle fut à la fois blessée dans son orgueil et dans son amour maternel, quand le jeune homme, marié, quitta la maison. Pourtant elle ne récrimina pas, sa douleur fut silencieuse ; elle accepta la séparation avec un calme apparent que Georges prit pour de la résignation, mais qui, lorsqu'elle était seule, l'abandonnait, faisait place à des crises de larmes agitées et convulsives.

D'abord, il ne manqua pas de la venir voir tous les dimanches, puis ses visites s'espacèrent, se firent rares, de plus en plus. Il l'oubliait. Et cette mère qui s'était condamnée à ce veuvage si triste pour ne pas introduire un tiers dans leur intimité, cette mère devenait pour lui comme une défunte dont on néglige peu à peu la tombe jusqu'au jour où l'on n'y retourne plus.

Cependant elle rompit le silence pour dire avec sollicitude :

— Tu es un peu pâlot. La dernière fois tu semblais plus gaillard. Tu n'es pas malade au moins ?
— Mais non, je me porte à merveille au contraire.

Et pour montrer son entière aisance d'esprit et de corps, il énuméra ses occupations, ses courses, donna des nouvelles de son bureau où il venait d'obtenir un léger avancement.

— On est toujours content de toi, je pense ? demanda-t-elle.
— Naturellement, puisqu'on m'a augmenté.

Maintenant, lancé, il parla beaucoup, du temps qu'il faisait, des événements du jour, se montrant tel qu'il était, enjoué, resté un peu gamin et pas mé-

chant peut-être, mais très faible, ayant besoin d'être conduit, dirigé, très léger de cœur d'ailleurs et incapable d'un fort et durable attachement.

— Tu vas te rafraîchir.

Elle s'était levée, posa sur la table deux verres qu'elle remplit de bière fraîche. Ils burent. On les eût dit à les voir, étrangers l'un à l'autre, n'ayant aucune familiarité qu'une mère et son fils ont ensemble, cette caresse dans la voix, ce je ne sais quoi dans l'attitude, cette nuance informulable d'affectueux intérêts qui décèle l'étroite parenté.

La pendule sonna six heures. Il se leva.
— Tu ne restes pas dîner ? demanda-t-elle.

Il allait répondre : " Nous allons au théâtre ce soir... " il se retint, comprenant que de parler de l'autre cela lui ferait de la peine. Il dit seulement :

— Ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui je dois rentrer de bonne heure.

Alors elle n'insista pas. Et, le conduisant :
— Tu devrais bien aller au cimetière. Dimanche dernier, si tu savais en quel misérable état j'ai trouvé sa tombe. Pauvre père ! tu l'oublies.

Il l'embrassa, de nouveau gêné, sans répondre. Et comme déjà il descendait, elle eut une douleur très vive, la sensation navrée de son égoïsme à lui, de sa solitude à elle. Elle le rappela :

— Georges !
— Quoi ?
— Rien, dit-elle, se reprenant, ne voulant pas s'humilier devant lui.

Mais la porte refermée elle écouta. Sans doute il allait remonter. Il avait dû comprendre qu'elle avait quelque chose à lui dire, qu'elle était à bout de forces, à bout d'énergie, prête à tout plutôt que de rester encore seule, seule et triste à en mourir. Non, il n'avait rien compris, il continuait de descendre détaché d'elle déjà, sans attendrissement, et tout à ses pensées frivoles sans doute. Allons ! il n'y avait pas de miséricordes pour les vieilles gens ; leurs enfants les quittaient, tout s'écartait d'eux : joies, affections, bonheur ! La vie avait ses implacables cruautés ; quand on devenait gênant, elle vous le faisait impitoyablement sentir.

Elle se mit à la fenêtre. Des larmes lui emplirent les yeux en voyant son fils s'éloigner rapidement sans détourner la tête. Dans ces larmes, il se noya, dansa, se confondit, disparut. Et elle resta là, penchée sur la rue dont l'aspect endimanché, les boutiques closes, les rares passants, faisaient un cadre à son isolement, à son abandon.

Mais des petites filles à tablier blanc, très propres, vinrent jouer, cheveux au vent avec des gamins pareils à de petits hommes dans leurs habits de fête. Eux aussi quitteraient leurs parents plus tard, les filles pour leurs maris peut-être, les garçons pour leurs femmes comme son fils ; et les pauvres vieux resteraient seuls, affligés, mutilés, n'ayant plus d'enfants.

Longtemps elle resta ainsi ; les larmes sur ses joues séchèrent. Le jour baissait, l'air devenait plus frais. Ayant fermé la fenêtre, ses yeux virent sur un petit meuble le vieil album des portraits de famille ; elle le prit d'une main maigre qui tremblait, en tourna es

pages. Oh ! chères figures ! Ici, son père, un large chapeau mou à la main, qui souriait dans sa moustache négligée de travailleur ; une antique redingote serrait sa taille ; il semblait embarrassé de ses mains, dont l'une se posait sur le dossier d'une chaise. Là, sa mère, une villageoise timide, en bonnet, qui tenait un livre de messe. Plus loin, c'était elle même, jeune fille élancée, dans une robe de percale, une chaîne d'or au cou. Puis, son mari, un pâle sou... figure souffreteuse, déjà miné par le mal qui devait à quarante ans l'emporter. Et ce bébé de trois ans, sur ce cheval à mécanique, regardant avec attention l'endroit d'où on lui avait dit qu'allait s'envoler un petit oiseau, ce bébé à boucles de soie, en costume d'écosais, dont les traits rappelaient ceux de la figure précédente, c'était Georges, son fils. Un attendrissement la prit ; elle le revoyait à cet âge, atteint par a fièvre typhoïde. Que de soins elle avait eus pour lui, que de nuits passées à le veiller, que de pleurs versés ; puis la joie de le sauver ! Comme ces choses s'oubliaient ! Comme le temps fuyait ! Plus tard, devenu grand, il ne disait plus : " Baisse-toi, maman, que je t'embrasse ; " c'était lui maintenant qui se baissait. Et puis, il s'en allait, il la quittait, l'ingrat ! l'ingrat !... Elle repoussa l'album ; sa main tremblait plus fort ; elle trouva le sort injuste, la vie pesante, et elle sentit un frisson glacé courir le long de son dos. Elle avait dû prendre froid à la fenêtre. Elle pensa à la mort. N'était-ce pas une délivrance ? Sans but, sans espoir, elles étaient inutiles les quelques années qui lui restaient à vivre. La nuit était venue ; elle jeta un regard désespéré aux murs, aux choses noyées d'ombre. Mon Dieu ! qu'elle lui parut triste cette pièce ! La pendule sous globe était la même qui, de tout temps, avait marqué les heures de son existence droite et régulière. Un ouvrage de tapisserie pendait au dossier d'une chaise, jeté là quand Georges avait sonné. Elle se représenta son fils joyeux avec cette femme qui n'était même pas jeune ni jolie. Par quel abominable sortilège dérobaient-elle son fils à cette mère ? Sur la cheminée, une blanche statuette de la Vierge tenait dans ses bras l'enfant Jésus. Elle avait ce doux sourire que seules de naïves mains d'ouvriers savent donner aux figures saintes. Le regard de la mère se posa sur cette statuette, sur la blanche robe de cette mère de toutes les mères. Alors, comme elle était chrétienne, elle ne sentit plus le poids de la vie et la tristesse de la solitude. Elle inclina le front et s'agenouilla pour prier.

LOUIS DE ROBERT.

Le catalogue officiel de l'exposition indique que le nombre des exposants américains est de 6,564. Ce nombre est trois fois plus grand que celui des exposants de toutes les autres nations réunies, excepté la France.

Le drapeau américain flottera sur plus de 47 emplacements où se trouvent les produits des Etats-Unis. Ces emplacements occupent un espace de 329,052 pieds carrés. Pour l'ouverture officielle, les Américains avaient une proportion de produits exposés plus grande que n'importe quel autre pays.

IL FAUT DE LA TENUE



— C'est dégoûtant, les passants m'ont pas plus tôt aperçu, qu'ils se sauvent. Je suis trop vieux pour courir après, plus moyen de travailler... une idée ! si je changeais de costume !



— Là, maintenant, le bourgeois, loin de me fuir, s'approche, heureux de voir quel- qu'un dans ces quartiers déserts.



— Et, maintenant, je puis travailler.

L'AMEUBLEMENT MODERNE

(Voir gravure)

Connaissant le goût de nos aimables lectrices pour tout ce qui touche à l'ameublement, nous donnons aujourd'hui un joli dessin qui donne un ensemble très exact.

Ce dessin est l'aspect très étudié des deux principales pièces d'un appartement parisien, salon et salle à manger, communiquant ensemble par une large baie. La porte est remplacée par une petite galerie à colonnade, en noyer ciré, qui se ferme si on veut. Les deux pièces se séparent à l'aide d'une lourde portière, très fortement ouatée et molletonnée.

Comme on peut le voir, la table de la salle à manger n'est pas au milieu, mais occupe un des angles de la pièce, tout en se détachant bien du mur. Les parquets, d'une nuance rousse-lilas, sont cirés, mais recouverts de nombreux tapis de grande valeur.—Le fond de l'ameublement est Louis XV et Louis XVI, mélangé d'art moderne que le dessinateur de ce dessin nomme très plaisamment " style malingre." Face à la cheminée, du côté qu'on ne voit pas, se trouve une immense glace reflétant tout le salon et semblant le doubler par conséquent. Pas de glace au-dessus de la cheminée, en poirier ciré avec marches, étagère à bibelots et petites colonnes. Cette décoration peut se faire à part pour recouvrir une cheminée de marbre sans valeur. Le dessus de la cheminée sert à placer des fleurs rares se reflétant dans la glace qui en forme le fond.

Tous les angles de la pièce sont ornés de glaces étroites, montant du sol au plafond. Ces deux glaces sont juxtaposées aux angles. La stèle mince sur laquelle est placée la statue est très haute et très élancée. Toute la pièce est tendue de satin bleu ciel et, selon le goût moderne, l'électricité éclaire brillamment cette pièce, distribuée dans des fleurs en guirlandes à gauche de la cheminée. Ces fleurs sont délicatement nuancées en jaune, rose, plusieurs teintes lilas et violette. Les feuillages sont de différents verts. Rien n'est plus joli, plus artistique et plus doux que cet éclairage mettant en valeur toute la décoration de la pièce. La plupart des nouvelles maisons, dans les quartiers riches, sont pourvues d'installations pour l'électricité, chauffées par des bouches de chaleur dans chaque pièce à l'aide du calorifère installé dans la cave et donnant la chaleur à l'immeuble entier. Le feu ne sert qu'à égayer le salon et il est alimenté par deux bûches très propres qui se consomment bien lentement sans chauffer. Selon le goût actuel, les tables sont basses, à portée de la main pour y déposer un livre ou un petit plateau. Les petits canapés, les fauteuils et

les chaises, sont en noyer ciré foncé, recouverts de belle soie brodée de différentes nuances, mais formant un doux ensemble avec la peinture murale. Les tentures de ce salon, drapant la porte d'entrée, sont en soie Liberty jaune pâle, bordée d'un très léger galon pailleté. La broderie en paillettes se répète sur toutes les broderies en ornement, du piano, de la cheminée et de la galerie de la porte.—Ainsi qu'on peut le voir, le piano est dépourvu de ses grandes et lourdes couvertures qui lui enlevaient la plus grande partie du son. Une bande de soie, brodée et frangée suffit à le protéger. Ajoutons que les bois noirs sont démodés pour les pianos. On choisit de préférence le noyer, laqué ou un certain palissandre ciré, non verni, d'un ton un peu violet d'une distinction parfaite. En somme, la mode en ce moment est plutôt simple pour ce qui concerne l'ameublement.

La médecine, par l'hygiène, se mêle de tout, et proscrit tout ce qui peut retenir la maladie ou la provoquer. Aussi les tentures de soie sont-elles préférées à la laine et pour les bourses moyennes, les toiles peintes et unies sont elles choisies de préférence au lainage de même prix, bon gardien de la poussière et réceptacle de mites et microbes. Certaines personnes vont même jusqu'à faire peindre leurs murailles et à les décorer de fresques, de scènes à personnages-paysages ou fleurs. Le tout est ensuite laqué. C'est mettre absolument le grand art, la plus exquise élégance au service de cette précieuse hygiène objet de nos préoccupations les plus vives.

Comtesse DE VALHESON.

MONDANITÉS

Quelques grands-vicaires sont qualifiés *monseigneur*, étant "prélats en cour de Rome". Pour s'adresser à eux, pour leur écrire, il est bon de s'informer s'ils ont droit à ce titre. Sinon, on dit et on écrit : "Monsieur le grand-vicaire". L'adresse d'une lettre qu'on leur envoie doit être libellée, selon le cas : "Monseigneur X..., grand-vicaire", ou "Monsieur l'abbé X..., grand-vicaire".

* * * *

Le savoir-vivre contient une foule de choses, entre autres de la philosophie.

Les gens qui le pratiquent, en ayant pénétré l'essence, s'abstiennent d'adresser des reproches aux gens dont ils ont à se plaindre. Ne savent-ils pas que les reproches les plus mérités ne sont jamais acceptés ? L'orgueil met un bandeau sur les yeux de celui qui les reçoit ; ou son entêtement lui fait déclarer qu'ils sont souverainement injustes et qu'il n'en tiendra nul

compte, ou, encore, son égoïsme le fera persévérer dans sa faute.

Les gens qui savent vivre trouvent donc plus simple et meilleur de se taire. Ce silence ne les empêche pas de se tenir sur leurs gardes pour l'avenir—ou de se détourner, peu à peu, sans secousse, des personnes qui les ont offensés ou lésés.

Que de querelles inutiles ou pénibles on s'épargnerait, si, voyant une juste observation ou représentation mal accueillie, on se le tenait pour dit, et l'on cherchait un autre moyen d'arranger les choses...sa vie. Avec la plus grande franchise et la plus noble dignité, on peut tourner les obstacles et les mauvaises volontés. On ne se cache pas d'agir, on n'affecte pas de sentiments qu'on n'a pas ou qu'on n'a plus, on oppose seulement le silence aux mauvais procédés ; et on se détourne sans violence, comme on en a le droit.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Madame André Laporte, 31, rue des Commissaires ; C. Chavot, 284, rue Saint-Hubert ; Philippe Bruneau, 7, ruelle Marin ; Delle Corinne Daoust, 67, rue Sanguinet ; Madame E. B. Lambert, 1222, rue Saint-André.

St-Henri de Montréal.—Adélar Lajoie, 196, rue Delinelle ; H. Mongeau, 2150, rue St-Jacques.

Québec.—Louis C. Lamothe, 282, rue Richelieu ; O. Lacroix, 479, rue St-Jean.

Limoilou, Québec.—Amédée Adam.

Valleyfield.—Arthur Bélanger.

Fall River, Mass.—Mlle Berthe Casgrain.

THÉÂTRES

SOIRÉES DE FAMILLE

A l'occasion de la soirée que donne la société Saint-Jean-Baptiste, au bénéfice du fonds patriotique, jeudi, 26 avril, on a décidé de mettre à l'affiche *Le Gendre de M. Poirier*. Cette pièce qui comprend quatre actes, est l'œuvre de Emile Augier et Jules Sandeau, de l'Académie Française. C'est de la haute comédie. Elle a l'insigne honneur d'être jouée très souvent à la Comédie Française. Elle n'est pas inconnue, non plus, de notre public. Elle a eu un immense succès, l'année dernière, à la soirée de M. Roy. On peut dire que c'est une des pièces où les acteurs des Soirées de Famille se sont montrés le plus forts.

Il y aura des entr'actes très remarquables. Le riche et brillant décor dont on a pu admirer la beauté, jeudi dernier, sera complètement terminé pour jeudi prochain et sera vu dans son ensemble merveilleux.

Cette soirée sera sous le haut patronage de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal et le Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec.

Le monde officiel y sera grandement représenté.

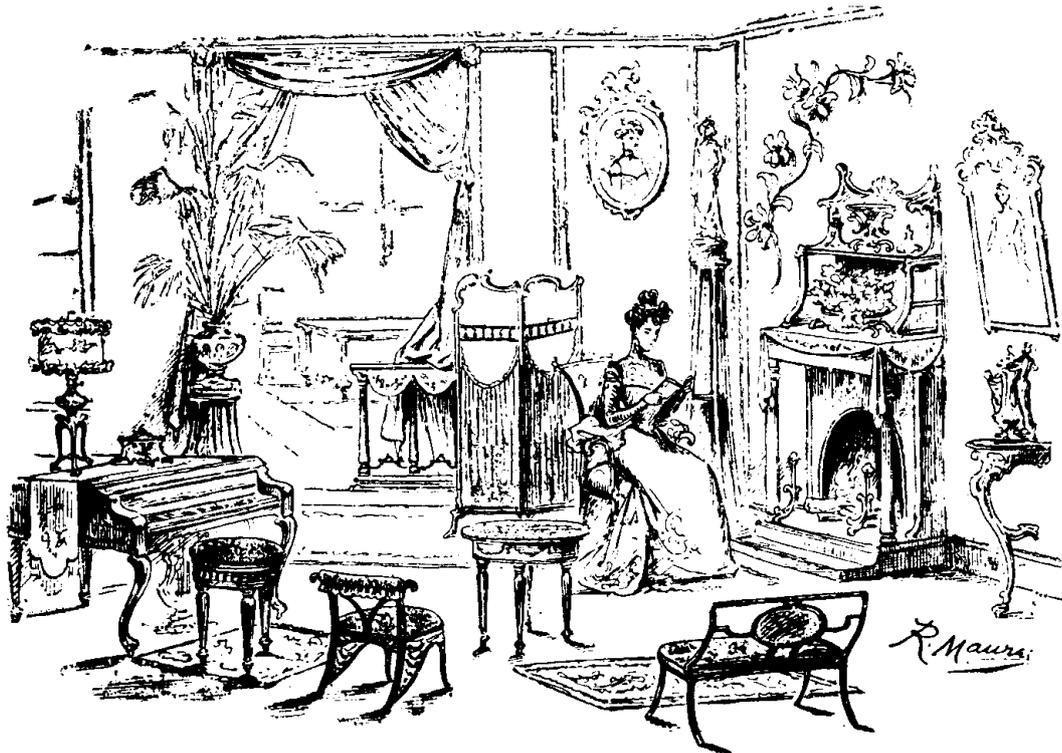
THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Cette semaine, un magnifique spectacle est présenté aux patrons du Théâtre des Variétés. L'on joue l'un des plus beaux drames de d'Emmery, *l'Aïeul*. La distribution des rôles sera faite avec soin de manière à plaire à tout le monde.

Que l'on ne manque pas cette représentation, l'une des plus belles qui n'aient jamais été mise à l'affiche à Montréal.

THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE

Après *Une Cause Célèbre*, le superbe drame de d'Ennery qui a obtenu à chaque représentation un grand et légitime succès à cet établissement, la direction a mis à l'étude *La voleuse d'enfants*, une pièce populaire qui a été jouée plus de cinq cents fois au théâtre de l'Ambigu de Paris, et qui depuis est restée constamment au répertoire. La pièce est très bien montée au théâtre de la Renaissance, elle est interprétée, cette semaine, par une troupe de premier ordre.



AMEUBLEMENT MODERNE.—(Voir l'article)

HENRY MORGAN & Co.

Colonial House

Montreal

DEPARTEMENT DES TAPIS IMPORTATIONS DU PRINTEMPS

Nouvelles lignes de tapis, prélaris. Linoléums, etc. Nouveaux Wiltons et Axminsters convenables pour salons, librairies, salles à dîner ; comprenant effets de Chintz, Rugs, etc. Nous avons aussi une nouvelle ligne d'Axminsters, lesquels sont recommandés comme étant les meilleurs tapis sous le rapport de la durée tout en considérant les prix relativement bas et la beauté de l'article. Styles convenant à toutes les classes d'ameublements. Assortiment complet de Bruxelles, Velours et Tapestry. L'attention est spécialement appelée sur un vaste assortiment de Tapis Velours et Tapestry de "Crossby."

Nous avons importé beaucoup plus de Rugs Tissés, cette année, et les prix sont plus bas que jamais.

Grands carrés d'Axminster tissés en un seul morceau. Feutres et Kalmoucks unis, pour entourages, dans toutes les nouvelles nuances. Tapis et carrés en Fibre.

ATELIERS DES TAPIS

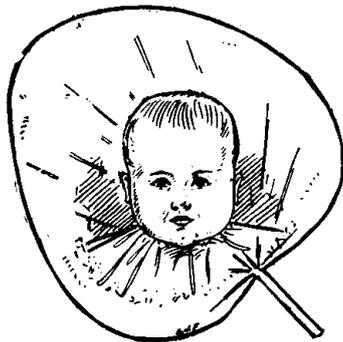
Tapis enlevés, nettoyés et replacés.
Prix modérés. Satisfaction garantie.

MEUBLES

Grand assortiment de belles marchandises, aussi lignes moyennes à des prix modérés. Catalogue envoyé gratuitement, (pour la campagne seulement.)

Henry Morgan & Co., Montréal

Le temps des chaleurs est proche



Les enfants sont exposés à une foule de maladies résultant des temps chauds et d'une nourriture mal comprise

AVEC La Peptonine

Un aliment complet, pur, stérilisé, spécialement préparé pour les petits enfants

Pas de maladie à craindre

Tous les médecins vous le diront !

En vente partout : 25c la grande boîte.

Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, - - - Montréal.

ANECDOTES ET BONS MOTS

Le docteur au village. — Eh bien, mère Bajou, votre mari a-t-il suivi mes conseils ? a-t-il renoncé aux petits verres ? — Oui, M'sieu le médecin. — Ah ! très b'en ! — Seulement, à présent, il en boit des grands.

Dans une gare de départ : — Comment faites-vous pour visiter Rome en deux jours ? — C'est bien simple. Nous sommes trois. Ma femme visite les églises, ma

filles les musées, et moi les cafés et restaurants. Le soir, nous nous réunissons et nous nous racontons mutuellement nos impressions.

Les singularités du langage — Pourquoi dit-on qu'on met de l'argent de côté pour en avoir devant soi ?

Que les enfants perdus sont des enfants trouvés ?

Qu'on essuie un affront, tandis qu'on lave une injure ?

Qu'un caractère franc est, au choix, rond ou carré ?

Que le feu prend quand il brûle, et que le lac prend quand il gèle ?

— Oh yes ! disait un Anglais, votre langue française est bien singulière. Ainsi vous écrivez élastique et vous prononcez caoutchouc.

Le photographe. — Voici, monsieur, les portraits-cartes que monsieur votre fils m'a commandés.

Le père. — C'est bien cela, c'est bien lui ; à propos, vous a-t-il payé.

Le photographe. — Non monsieur.

Le père. — C'est encore bien plus lui.

Le curé. — Voyons, mon ami, il faut tâcher de devenir vertueux. Songez donc qu'avec le vice, qu'avec l'ivrognerie surtout, le diable entrera dans votre maison.

Le convalescent. — Oh ! monsieur le curé, je suis bien tranquille là-dessus tant que ma femme sera en vie, le diable n'osera pas se montrer chez nous !

Un bohème raconte à un ami qu'il est entré hier, pour la première fois, dans le cabinet d'un huissier.

— Je ne te cacherai pas, lui dit-il, que j'ai éprouvé un certain saisissement en franchissant le seuil de son étude.

— Crois-moi, répond l'ami, tu aurais été bien plus saisi encore si c'était l'huissier qui fût venu chez toi !

Bob s'était obstiné, toute la matinée,

à ne pas vouloir dire la première lettre de son alphabet, et on l'avait fouetté pour son obstination. Son père le trouve tout en pleurs ; il appelle l'enfant, le prend sur ses genoux et lui dit : — Mon petit Bob, pourquoi n'as-tu pas voulu dire a ? Cela n'est pas bien difficile.

L'enfant pleure et ne répond rien. Le père insiste, même silence. Il le presse tant, qu'il répond enfin d'un ton chagrin :

— C'est que je n'aurais pas plus tôt dit a, qu'on me ferait dire b.

Le père — Tu dis que le jeune homme veut t'épouser.

La fille — Il me l'a dit, papa.

Le père — Sait-il que je n'ai pas un sou ?

La fille — Oui, il dit qu'il m'aime pour moi-même.

Le père — Est-ce qu'il te connaît depuis longtemps ?

La fille — Oh, oui ! Depuis des années.

Le père — Dis-lui de s'en aller alors. Je n'ai pas besoin de fou dans ma famille.

Durand. — Est-ce vrai ce qu'on m'a dit, que tu n'es pas heureux dans ton ménage, que ta femme te maltraite ?

Dubois. — Mais non ! ma femme est aux petits soins pour moi, elle me reprise mon linge, bat mes vêtements.

Durand. — Ah ! elle bat tes vêtements.

Dubois. — Mais oui, et avec tant d'empressement qu'elle n'attend même pas toujours pour cela que je les aie ôtés.

LE LOUVRE

295, ST-LAURENT

Au dire des connaisseurs et des admiratrices en matières de...
--- MODES ---
tous se sont accordés à nous rendre le témoignage que notre...



Exposition de Modes

a surpassé tout ce que Montréal avait de plus extraordinaire en Exposition ce printemps. Nos chapeaux sont des modèles d'élégance et de goût. Les ordres pour les chapeaux au goût particulier de chacun sont exécutés avec soin et diligence à notre salon de Modes.

Notre Département de Confection

a eu sa large part de patronage et d'approbation.

Nos Costumes, Manteaux, Jupes, Matinées et Blouse

sont autant de favoris de la toilette parce qu'ils sont bien finis et ajustés à la perfection.

Vient d'arriver d'Europe, un envoi de

Hautes Nouveautés

en Etoffes à Robes. Ces sortes de marchandises n'ont pas encore été exhibées à Montréal.

Nous faisons toujours une spécialité de SOIES et SATINS pour Robes et Garnitures noires et de couleur. Pas un magasin à Montréal n'a un meilleur assortiment que le nôtre dans les satins et les soies.

Gants, Fichus, Dentelles Spéciales.

Nous excellons dans le choix des Etoffes à Robes et articles de fantaisie, ainsi que dans les doublures.



N. TOUSIGNANT, PROP. 295, St-Laurent

Traitement Privé des Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: une boîte, avec notice, \$1.00; six boîtes, \$6.00.
Dépôt général pour la Puisseance: **L. A. BERNARD**,
1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.

TEL. BELL EST 848'

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

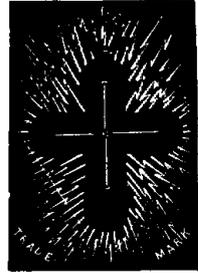
No 395, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations: 8 A. M. à 8 P. M.

La Croix Electrique Diamant (Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, embêtement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaque d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat-poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Diamants avec instruction sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix électrique ORNEE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. PETERSEN, Adressez: Richfield, Utah.

THE DIAMOND ELECTRIC CROSS CO., 309 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

—On lit dans un livre publié au Japon il y a mille ans, qu'à cette époque il y avait dans ce pays vingt-cinq provinces où l'on fabriquait de la soie.

—On reçoit plus de 600 journaux au cabinet de lecture du Congrès, a Washington.

—Quand la reine se paie le luxe d'une paire de bottines neuves, elle les fait porter pendant quelques jours par une de ses femmes de chambre. C'est une idée comme une autre.

32353

BIENFAISANCE



—Qu'est-ce que tu fais là ?
—Des pantalons pour les pauvres, maman !

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

Toux très obstinés et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La... Champagne

Préférés des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

87,593

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LAPRÈS-LAVERGNE Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1283
RESIDENCE TEL. BELL EST 1745



—Voilà Man Ghite.—Page 206, col. 3

MAN GHITE

Le renseignement était inutile ; tante Paule savait depuis longtemps, par Pierre, le nom de sa nouvelle voisine. Elle grillait même de la connaître mais, d'après un rapport fait par Guillaume, et certainement exagéré, sur Barbe-Bleue et ses gros verrous, la craintive tante Paule n'avait pas osé risquer, à son tour, une démarche qui, peut-être, serait aussi mal reçue que celle de son neveu et, à son grand regret, elle avait renoncé à nouer avec la Chanterie des rapports que, d'avance, elle s'était imaginés pleins de charmes, pourtant !

Conformité d'âge, de situation... leur isolement !... que de raisons, en effet, pour les deux vieilles dames de se rapprocher ! Quelle acquisition surtout, pour la timide vieille fille égarée dans cette caverne de bandits !

Aussi tante Paule eut-elle, en accueillant sa voisine, presque autant de joie que Pierre, lui-même, en avait éprouvé tout à l'heure. Elle se leva vivement et, la main tendue, oubliant sa timidité, elle s'avança devant de la vieille dame...

Heureuse tante Paule ! Dix minutes suffirent pour la réalisation de ses rêves les plus chèrement caressés... Le loto, le piquet, le bézigue ! Les "réussites" les plus compliquées... des points de tricot et de crochet qui se font sans yeux, quand on n'en a pas, les yeux fermés quand on en a !... tout ce qui peut, enfin

adoucir l'existence d'une pauvre recluse infirme et souffrante, Mme Audran avait tout cela ! Mieux encore le whist... (tante Paule eut un moment d'extase) Mme Audran jouait le whist !... Un mort avec M. Auger, quelle fête ! Et la tête de plus en plus exaltée, tante Paule ouvrait déjà ses salons !

Ainsi ses pressentiments ne l'avaient pas trompée ; Mme Audran était une personne pleine de ressources et elle trouvait en elle une précieuse amie, une confidente de ses plus intimes soucis. N'avaient-elles pas les mêmes goûts, les mêmes pensées ? Car, entraînée par un sentiment irrésistible de confiance et de sympathie, tante Paule avait montré, déjà, à sa future partenaire de sa vie forcément retirée et solitaire, elle avait dit un mot du grand Piogé, ce cauchemar de ses jours et de ses nuits et, là encore, elle l'avait bien senti, elle trouvait conformité absolue d'opinion.

Toute au bonheur de ses confidences, de ses projets de douce intimité, de tricot et de bézigue, tante Paule avait fait, cependant, presque seule les frais de la conversation ; elle écoutait avec trop de plaisir sa propre voix, condamnée d'ordinaire au silence, pour s'apercevoir que, depuis un instant, Mme Audran paraissait, malgré tous ses efforts, distraite et agitée. C'est qu'en effet la vieille dame avait hâte de retourner auprès de son petit patient ; mais elle avait, d'abord, une faveur à obtenir et tante Paule, incons-

ciemment égoïste, n'avait pas dit un mot, encore, de l'accident de Pierre. Elle allait même reprendre l'énumération, déjà longuement faite, de ses souffrances morales et physiques, quand sa confidente la prévint vivement ; l'effort était trop pénible, à la fin, et résolue, la vieille dame aborda la seule question qui pût l'intéresser dans ce moment.

— Remplacer Marie, cette nuit, auprès du blessé ?... le soigner ?...

Tante Paule resta d'abord muette, confondue, devant l'étrangeté de cette requête que la vieille dame, pourtant, semblait trouver toute simple et toute naturelle, puis elle fit timidement quelques objections : Était-il vraiment nécessaire qu'on le veillât ?... L'état de Pierre ne présentait aucune gravité, avait dit le docteur, et le délire était passé (le mot : délire, seul, la faisait encore frissonner pourtant). Et n'y aurait-il par indiscretion à abuser ainsi...

Tante Paule ne put achever cette phrase, qui promettait, cependant, d'être excessivement polie ; Mme Audran l'arrêta dès les premiers mots, en assurant qu'elle considérerait comme une faveur, au contraire, qu'on lui permit de donner ses soins à son petit ami.

Là-dessus, tante Paule fit quelques réflexions qu'elle garda pour elle.

Aux Fougerets, même lorsqu'elle s'y trouvait seule, tante Paule n'était pas une autorité. De tout temps, et quoi qu'il pût arriver, elle avait toujours refusé de prendre aucune initiative, aucune responsabilité (cet épouvantail des timides et des égoïstes), et c'est surtout vis-à-vis de Pierre qu'elle gardait dans toute sa rigueur, son attitude de puissance neutre, Pierre étant à son gré, un dépôt beaucoup trop dangereux pour qu'on en acceptât légèrement la charge. Jamais, cependant, si triste aventure n'avait, en l'absence de Guillaume, troublé la quiétude de la vieille fille.

Pierre malade, Pierre captif entre les quatre poteaux de son lit, c'était, pour tante Paul, quelque chose comme un lion ou un tigre nouvellement mis en cage ! Qui donc saurait l'y tenir en respect... calmer ses impatiences... distraire son ennui ?... Déjà Marie ne savait plus ou donner de la tête devant ses révoltes et exigences, avec les autres ce serait encore pis, sans doute ! Au dire de Martel, Pierre et sa locataire s'entendaient comme de vieux camarades, pourquoi, alors, en ce grave embarras, refuser un service offert de si bonne grâce ?

D'ailleurs Mme Audran semblait être une de ces personnes qui, avec la plus grande douceur, veulent bien ce qu'elles veulent. Sa démarche auprès de tante Paule n'était que polie et convenable ; elle lui devait cette marque d'égards, et ne pouvait s'installer auprès de Pierre qu'avec l'assentiment de Mlle Faverge, représentant la maîtresse de la maison, mais, bien évidemment, elle était décidée à obtenir cet assentiment et où donc la pauvre tante Paule eût-elle trouvé la force de résister à une volonté quelconque ?

Au surplus, si elle voulait se faire une amie de sa nouvelle voisine, rien ne pouvait la servir mieux que cette circonstance !

Et c'est ainsi que, dès sa première visite aux Fougerets, la vieille dame y eut, à titre de garde-malade, ses grandes et petites entrées.

Quel repos dans la maison ! Plus de cris, plus de querelles... le régime du tilleul avait été abandonné et les choses n'en allaient que mieux quoique Marie pût en penser ! Pierre, reconnaissant, buvait ce qu'on lui donnait, ne mangeait que ce que Man Ghite permettait ; il obéissait à un signe, à un regard et nemontrait plus ni étêtement ni impatience ; il n'aurait jamais cru, du reste, qu'il fût si facile d'être malade ; quand la fièvre tomba complètement, cela devint presque agréable et il s'étonna de s'ennuyer si peu !

C'est qu'aussi sa Man Ghite le quitta à peine pendant ce temps d'épreuve. Dès la troisième nuit il devint inutile de le veiller mais dans la journée, elle passait de longues heures auprès de lui, le dorlotant avec tendresse quand il souffrait un peu, le calmant, ferme, patiente à la fois, quand il s'énervait, le consolant et l'amusant de son mieux quand l'inaction lui pesait trop !

Les domestiques étaient en admiration devant les prodiges accomplis par la vieille dame. Elle eut bientôt

conquis les suffrages des plus soupçonneux, et, même au respect profond que lui témoignait Martel se mêlait sans qu'il y prit garde, un petit air d'amicale protection. C'était presque à sa demande qu'elle était venue aux Fougerets, et il entendait qu'elle y fût traitée avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Car toutes ses préventions étaient tombées du coup, il n'était plus question de mystères et c'est l'enfant qui avait deviné juste ; Mme Audran était, en même temps qu'une vraie dame, une brave et digne personne, dont les façons et le caractère autant que l'âge commandaient l'estime et le respect, et qui, avec cela, était si douce et si polie avec tout le monde, que c'était un plaisir d'être à ses ordres, et qu'on voudrait faire l'impossible pour lui être agréable.

Jamais, d'ailleurs, garde-malade ne se fit moins servir, ne tint moins de place dans une maison ; on le voyait à peine, on ne l'entendait pas. Soit hasard, soit calcul de sa part, elle ne s'était jamais trouvée là au moment de la visite du docteur, et c'est par Martel qui, le plus souvent, l'introduisait auprès de Pierre, qu'elle avait le bulletin de chaque jour et qu'elle apprenait ce qu'il y avait à faire.

Quand tante Paul eut à quel point son lionceau était conquis et apprivoisé, elle se risqua dans la cage et, tout de suite, s'y trouva si bien qu'elle n'en voulut plus déloger !

C'est qu'on ne se fût pas cru dans une chambre de malade. Pierre n'avait plus au front qu'une étroite bande de tafetas noir ; le matin, Martel l'avait fait beau et sa bonne mine était presque revenue.

L'appartement avait repris, aussi, son aspect accoutumé, avec une seule différence en mieux, c'est qu'on n'y voyait plus traîner sur les meubles, ni clous, ni marteau, ni ficelles, que la bibliothèque était en ordre et tous les tiroirs fermés.

Avec cela, Man Ghite avait arrangé près du lit de son prisonnier un petit coin tout à fait invitant : les meilleurs sièges de la chambre, une table et, sur cette table, des livres apportés par elle, des gravures, des cartes, un damier. Tante Paule vit tout cela, malgré ses mauvais yeux, et Mme Audran eut alors deux clients au lieu d'un aux Fougerets : deux auditeurs pour les lectures à haute voix, et tante Paule n'était pas le moins attentif ; deux adversaires à battre au jeu de dames, car si c'était tante Paule qui poussait les pions, c'était Pierre qui en réglait la marche ; ils avaient même, à chaque coup, des discussions interminables et Man Ghite les laissait se prendre aux cheveux, trop heureuse de voir son malade s'amuser et se distraire à si bon compte.

Quand Pierre se déclarait fatigué, Mme Audran tirait de l'inévitable sac de velours, qui avait aussi élu domicile aux Fougerets, ses pelotes de laine et ses crochets, et tante Paule travaillait sous sa direction, au grand amusement de Pierre. C'était là, dissit-il, la partie hygiénique du programme ; il contemplant un moment les mines sérieuses de l'élève, ses petites grimaces d'application en comptant ses mailles ; puis, la fatigue aidant, la monotonie du spectacle l'endormait la fin, d'un sommeil calme et reposant.

Ah ! les douces heures que passait là tante Paule ! Certes, elle souhaitait à Pierre, de toute son âme, une rapide guérison mais... Mais alors, plus de ces bonnes réunions de chaque jour ! le trio se disperserait... Pierre redeviendrait le turbulent démon des temps passés... Mme Audran retournerait à ses travaux interrompus, et elle-même, pauvre tante Paule, à sa triste solitude cent fois plus amère et plus cruelle après le bonheur entrevu !

Ils étaient si heureux, en effet, si calmes dans ce petit coin où nul profane n'était admis.

Un beau jour, cependant, son rêve fut troublé. Le grand Piogé, très ému de l'accident de Pierre, dont il venait seulement d'entendre la nouvelle, vint s'informer de lui et demander à le voir. Tante Paule, avec un frémissement d'horreur, se tourna vers Man Ghite, attendant son arrêt, mais Man Ghite, en garde-malade avisée, fit répondre que " M. Pierre, quoique convalescent, ne recevait encore personne ", et le grand Piogé fut évincé. Mais le charme était rompu !... Ce Piogé était un homme néfaste !

La journée qui suivit sa visite fut la plus gaie, pourtant, la plus agréable peut-être de cette heureuse série ; mais les pires catastrophes n'eurent-elles pas toujours les plus joyeuses veilles ?...

Pierre allait de mieux en mieux ; le docteur lui avait promis qu'on le lèverait bientôt, et cette promesse ayant doublé son appétit et sa bonne humeur, il était plein d'entrain quand Man Ghite arriva. Elle fut vite à l'unisson ; il lui tardait de rendre son petit client à la liberté, au grand air, à ses plaisirs habituels, de le revoir à sa Chanterie, bruyant, affairé, la joue rose et le pas solide. Si patient qu'il fût dernièrement, et quoiqu'il n'en dit rien de crainte de paraître ingrat, il eût volontiers remplacé de temps à autre les petites réunions du trio, par une heure de bon galop à travers bois !

Sa Man Ghite le savait bien, et elle comprenait aussi pourquoi le pauvre collégien soupirait si fort en parlant de la fin prochaine des vacances ; il en avait si peu joui !

Des trois, tante Paule était la seule qui eût tout à perdre à la complète guérison de Pierre ; pourtant elle dut, bon gré mal gré, tenir sa partie dans le cantique d'actions de grâces ; elle le fit sincèrement, il faut le dire à sa louange, car elle y eut du mérite.

Ainsi le rêve allait finir !

Mais le docteur avait dit : " Bientôt. " C'était, de quelque façon qu'on voulût le prendre, un terme vague et consolant pour toutes les parties intéressées ; ce n'était, en tous cas, ni aujourd'hui, ni demain, ni même, peut-être, tout de suite après !

Pauvre tante Paule !...

Quoi qu'il en fût, la joie était actuellement à son comble ; Pierre ne comptait pas comme tante Paule, il allait plus vite en besogne et se voyait déjà au bout de ses peines.

Aussi, dès que le trio fut au complet, il annonça son intention de célébrer ce beau jour par une grande fête, et lança ses invitations.

— Man Ghite, dit-il, vous resterez à dîner avec nous ; on servira le festin ici, dans notre coin que je ferai illuminer. J'enverrai prévenir Barbe-Bleue, et Martel vous reconduira avec une lanterne vénitienne !... Vous ne pouvez pas refuser, Man Ghite, c'est mon dîner d'adieu et de remerciement !... Tante Paule, vous acceptez aussi, n'est-ce pas ?... Alors ayez la bonté de sonner, Man Ghite, je vais convoquer mes gens et donner mes ordres !

" Ses gens " se prêtèrent de bonne grâce à sa fantaisie ; c'était la première fois que Mme Audran consentait à dîner aux Fougerets, quoique tante Paule l'en eût priée souvent, et Marie apporta tous ses soins à ce qu'elle appelait en riant : " cette dinette. "

— A la bonne heure, répétait Martel enchanté, voilà Mme Audran (personne ne disait plus jamais la vieille dame à présent), voilà Mme Audran un peu plus de la maison ! C'était vexant pour l'hospitalité des Fougerets de voir qu'elle n'y acceptait jamais rien !

Et sa satisfaction était si grande qu'il affronta sans sourciller, ce jour-là, la terrible Barbe-Bleue.

Tante Paule n'était pas la moins heureuse de la bande. Comme Martel, elle sentait Mme Audran bien plus de la maison, et elle se promettait de recommencer souvent la même fête... moins cet éclairage aveuglant !

Pauvre tante Paule !...

Elle dîna de son meilleur appétit, elle but même, le teint en fleur, un doigt de champagne. Déjà, la coupe en main, elle avait approuvé les trois points d'un speech plus éloquent, dans lequel Pierre célébrait, du même style, sa chère Man Ghite et les douceurs de la reconnaissance qui emplissait son cœur !

Un moment, on put craindre que le discours fût en vers, et l'orateur s'arrêta juste à temps ; mais, vers ou prose, le principal était au fond, où Man Ghite sut le trouver.

Tante Paule se retirait toujours de bonne heure et Man Ghite, le sachant, en profita, dans l'intérêt du convalescent, pour lever la séance à neuf heures. Pierre essaya vainement de retenir ses convives au-delà de ces sages limites.

— Courte et bonne ! dit-il enfin en riant, chacun ses principes... Je n'insiste plus !... Mais nous recommencerons le jour où je me lèverai et, cette fois, c'est vous, tante Paule, qui nous recevrez.

Pauvre tante Paule ! Avec quel empressement elle accueillit cette proposition, avec quelle joie elle promit de donner un lendemain à cette fête... qui n'en devait point avoir !

Dès que tante Paule eut disparu, Man Ghite baissa les lampes et souffla, l'une après l'autre, toutes les bougies.

— Voilà assez de folies, dit-elle reprenant son rôle de garde-malade, recueillez-vous maintenant, pour passer une bonne nuit. Je vais sonner Martel et m'équiper pour partir.

Et, traversant la chambre, elle allait tendre la main vers la cheminée, quand un bruit de pas dans le corridor l'arrêta tout à coup :

— Martel... justement !... murmura-t-elle, et elle se retourna prête à lui parler.

Mais la porte était déjà ouverte et Pierre, soulevé sur son oreiller, jetait un cri de joie :

— Guillaume !

Mme Audran, passablement émue, resta immobile, inaperçue au fond de la pièce sombre.

— Mon pauvre Pierrot, disait le tuteur, penché sur le grand lit, comment vas-tu ? pourquoi ne m'avois pas averti ?... Je ne suis pas content, sais-tu !

De quoi Pierre se troubla fort peu.

— Oh ! fit-il, répondant à tout à la fois, je suis presque guéri, ce n'était pas la peine de revenir pour cela, et tu n'es pas fâché pour de bon !... J'étais biensoigné, va, et...

Il se souleva de nouveau, cherchant à voir au fond de la chambre.

— Man Ghite, dit-il, élevant la voix, où êtes-vous ?

— Man Ghite ?... répéta le tuteur, cherchant aussi, vaguement dans l'inconnu.

Et Mme Audran, déjà remise de son émoi, ne put s'empêcher de sourire dans son coin. Depuis qu'elle était " Man Ghite ", elle ne s'était jamais connu de protégé aussi moustachu, et ce surnom caressant, prononcé ainsi par cette voix masculine, était pour elle d'un effet singulier et absolument inédit.

Eile s'avança jusqu'au pied du lit et, dans l'encadrement des tentures, à la lumière affaiblie de la dernière lampe, le tuteur reconnut tout à coup la vieille dame de la Chanterie.

Elle tremblait un peu mais il n'eut pas le temps de s'en apercevoir, Pierre ayant pris sur lui, avec bonté, d'éclaircir l'affaire pour le tirer d'embarras.

Simplifiant la cérémonie des présentations, il montra Guillaume du doigt et s'adressant à Man Ghite :

— Voilà, dit-il, du ton dont on explique un salon de cire, mon tuteur Guillaume, qui nous arrive sans crier gare, et voilà !

Il s'adressait maintenant, à Guillaume, le doigt dirigé sur le second sujet :

— Voilà Man Ghite... c'est-à-dire, Mme Audran qui ma guéri et conservé à ta tendresse !

La chose faite, Pierre retomba à l'aise sur son oreiller.

— Maintenant, dit-il avec un rire satisfait, vous vous connaissez, arrangez-vous !

C'est ce qu'ils firent étonnamment vite.

Déjà, pendant cette exhibition d'eux-mêmes, ils s'étaient salués en souriant ; puis, Guillaume qui avait compris, autant qu'il le pouvait à première vue, le rôle joué par Mme Audran auprès de son pupille, voulut la remercier, mais ce ne put être long ; Mme Audran qui, décidément, n'aimait pas les phrases, l'interrompit doucement :

— Ne me remerciez pas avant de tout peser, dit-elle de cette voix égale et monotone qui allait si bien avec ses cheveux blancs, car, réflexion faite, vous pourriez bien m'en vouloir un peu ! En prenant, sans vous avertir, mes fonctions de garde-malade auprès de Pierre, je me suis faite sa complice, et je mérite une grosse part de vos reproches, mais le cas était réellement si peu grave que j'ai pensé...

Mme Audran ne sut jamais si Guillaume lui en voulait ou non ; à cette période des excuses qu'elle avait

cru, en conscience, devoir faire au tuteur, Pierre jeta soudain un grand cri !

Elle s'arrêta net ; l'émotion... le remords l'agitaient-ils à ce point ?...

—Guillaume ! je parie que tu n'as pas dîné !... Non, bien sûr... par ce train !... Man Ghite, on va tout rallumer pour lui et lui servir les restes du festin !

Et, tendant le bras :
—Sonne, Guillaume, reprit-il, je te raconterai tout pendant que tu dîneras... Vous partez, Man Ghite ?

Ceci fut ajouté d'un ton désappointé, car Mme Audran, au lieu de refaire l'illumination, se préparait silencieusement à partir.

Guillaume, renonçant à comprendre, ce soir, quoi que ce fût de nouveau, attendait avec patience l'heure des explications promises. Il voulut reconduire lui-même Mme Audran jusqu'à la Chanterie, mais elle s'y refusa absolument ; Martel l'attendait avec la lanterne vénitienne ; c'était convenu, et elle entendait se conformer jusqu'au bout au programme de la fête. Quant à Guillaume, il n'avait rien de mieux à faire que de dîner au plus vite pour laisser, après, dormir Pierre qui n'avait que trop veillé déjà.

C'était la garde-malade qui parlait, Guillaume dut se soumettre.

De sa chambre, tante Paule, soudain troublée, entendit tout ce va-et-vient... Elle reconnut la voix de Guillaume.

Il rentrait !
C'était son droit sans conteste, mais le droit de l'un fait du tort à l'autre, et tante Paule se jugea sérieusement lésée. C'était la ruine de tous ses projets, car, jugeant sa vieille amie d'après elle-même, tante Paule ne doutait pas de la voir maintenant se tenir avec soin à l'écart des Fougerets !

Mais pourquoi rentrait-il déjà ?... qui donc l'avait averti ?

Dans l'obscurité profonde de sa chambre (tante Paule dormait sans veilles, un spectre... coutumier du fait... se dressa tout à coup : "Piogé".

Et, parlant tout haut dans l'excès de sa misère :
—C'est ce Piogé qui a fait le coup ! dit-elle avec une sourde rancune.

IX

—Man Ghite, avez-vous juré de ne jamais revenir aux Fougerets ?... je voulais vous envoyer chercher hier, malgré votre refus, mais Guillaume m'en a empêché, prétendant qu'il serait indiscret d'insister davantage, quand il était si évident que vous vouliez reprendre votre liberté. Pauvre Man Ghite ! je comprends que vous en ayez assez de moi, mais nous ne pouvons plus nous passer de vous. Si vous voyiez tante Paule défaire et refaire son tricot !... C'est navrant ! Elle se trompe à chaque tour. Moi je bouscule tout le monde... Quant à Guillaume... vrai, je lui trouve l'air vexé, et je suis sûr qu'au fond, il croit que c'est lui qui vous fait fuir... Est-ce vrai, Man Ghite ?...

C'était la première fois que Pierre revenait à la Chanterie depuis son accident et Man Ghite aurait eu fort à faire si elle avait tenté de répondre à tant de paroles, plaintes, et questions !

Elle ne s'y risqua pas, gardant son souffle dans le chemin, sans se laisser trop distancer, son client (bien évidemment rétabli) qui l'entraînait, dans son pas déterminé, au bord de la rivière.

—Me voilà tout à fait rassurée sur votre compte, dit-elle enfin, tombant hors d'haleine sur la souche qui lui servait de banc ; vos vacances ont été suffisamment prolongées, et je vous verrai, sans inquiétude aucune, rejoindre vos camarades au collège.

C'était toucher une corde douloureuse ; elle vibra aussitôt et Mme Audran fut dispensée de répondre à la dernière accusation de Pierre ; il oublia tout le reste et, levant la main dans un geste de désespoir.

—Oh ! Man Ghite, dit-il, n'en parlons pas ! n'attristons pas mes dernières visites à la Chanterie !

Mais, aussitôt, avec une inconscience qui trahissait le trouble de son cœur :

—Plus qu'un jour !... s'écria-t-il, plus qu'un jour et je reprendrai le collier de misère, la routine de tous les jours, le supplice de tous les instants... les

mêmes taches d'encre sur mes livres... les mêmes âneries dans mes cahiers... Voyez-vous, Man Ghite, c'est à se jeter une seconde armoire sur la tête !

—Le malheur, fit tranquillement Man Ghite, c'est qu'à moins de se tuer, on finit toujours par guérir...

—C'est vrai, dit Pierre, riant malgré lui, il faudrait recommencer trop souvent, mais... avouez, Man Ghite, qu'étant jeune vous n'aimiez pas non plus la pension.

Madame Audran secoua la tête :
—Jeune ou vieille, dit elle gaiement, j'ai toujours dû travailler ; ainsi bien m'en a pris d'aimer le travail ! Et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'essayer d'en faire autant.

Mais Pierre resta sourd à cette insinuation.

—Avouez au moins, reprit-il aussitôt, que c'est dur de rentrer par un temps pareil... s'il pleuvait au moins ! Mais c'est comme fait express, je n'ai jamais vu le printemps si joli !

—Moi non plus, dit Mme Audran, du même ton paisible, pourtant on ne peut passer la moitié de l'année à contempler le paysage, sous prétexte qu'il fait beau temps ; les affaires de tout le monde souffriraient trop de ce système, et je ne vois pas les vôtres trop brillantes si vous l'adoptez.

—Les miennes !... s'écria Pierre avec un ahurissement si comique que Mme Audran ne put s'empêcher de rire, où les prenez-vous, Man Ghite ?...

—Dans ces livres que vous régalez de tant de pâtés d'encre, dans ces cahiers où l'on devrait trouver autre chose que des âneries, dans...

Mais la vieille dame s'interrompit et, riant encore de son meilleur rire :

—J'allais prêcher ! dit-elle ; ne perdons pas notre temps et parlons d'autre chose... Parlons, et elle redevint subitement sérieuse, parlez-moi de votre sœur, voulez-vous ?... Où passe-t-elle ses vacances ?

Ses vacances ?... Quelle idée ! Marguerite n'était plus un enfant... Et, d'ailleurs, où irait-elle, ne venant pas en France ?...

Et, tout surpris de la question :

—Mais... dit Pierre... elle les passe à la pension ; elle garde deux ou trois malheureuses petites filles dont les parents sont aux Indes, en Australie... je ne sais où !

—Ah ! fit Mme Audran ; elle doit avoir, alors, peu de loisirs pour contempler le paysage... qu'en dites-vous ?

Pierre tressaillit ; Mme Audran avait, décidément, une façon embarrassante de poser certaines questions ! Au premier abord ces questions semblaient toutes simples, et d'allure absolument inoffensive, et pourtant jamais il ne parvenait à se tirer de la réponse à son honneur.

Il croyait aimer sa sœur, quoiqu'il l'eût perdue de vue depuis si longtemps, et pour cette seule raison qu'elle était sa sœur... Il l'aimait certainement, témoin ses essais infructueux d'économies destinées à payer son voyage en France ! Si on lui avait appris un jour qu'elle était morte, qu'il ne devait plus la revoir, il l'eût bien pleurée, cette pauvre Marguerite, de là à s'aviser tout seul que, là-bas, dans son exil, la vie pût lui être pénible et difficile, il y avait un abîme... et le sondage des abîmes n'était pas son fort ! Ce n'est pas aux Fougerets qu'il pouvait faire l'épreuve des difficultés de l'existence et, lui-même étant parfaitement heureux, il ne voyait aucune raison pour que les autres ne le fussent pas aussi

Comment s'imaginer, d'ailleurs, qu'il pût en être autrement pour Marguerite ?... Du plus loin qu'il se souvint, ses lettres étaient pleines d'entrain et de gaieté ; jamais une plainte, jamais un mot d'envie sur qui ou quoi que ce fût au monde, les lettres, en un mot, d'une personne résolument satisfaite de son sort. D'elle-même, au reste, elle disait peu de chose ; c'était de lui qu'elle parlait toujours, avec des questions sans fin sur ses travaux, sur ses plaisirs, sur les plus petits riens de son existence. Il semblait qu'elle voulût, de loin, partager la vie de ce frère dont tout la séparait, qu'elle voulût entrer dans son intimité de chaque jour, pénétrer de force jusqu'à son cœur, jusqu'au fond de

cette petite âme qu'elle essayait vainement de former à son gré, et où tant d'influences contraires luttèrent, hélas ! avec succès, contre ses "sermons" que Pierre traitait si légèrement.

A ces lettres qu'il lisait si mal, il répondait, cependant, avec la plus louable exactitude, répétant chaque fois à sa sœur, pour lui faire plaisir, et en même temps avec la plus rigoureuse vérité, que son estomac était excellent et sa félicité parfaite.

Avec l'aimable égoïsme des êtres trop privilégiés, il pensait, sans nul doute, assurer ainsi le bonheur complet de Marguerite, mais voilà qu'une fois de plus, Mme Audran, troublant sa sérénité, le jetait, tête en avant, dans le gouffre.

Il eut quelque peine à en sortir !

Mme Audran avait-elle sur toute chose au monde des vues particulières ou bien... ou bien était-ce lui qui, jusqu'à présent, n'avait jamais su rien voir, rien comprendre ?... mais comment s'y prenait-elle pour lui faire entrer si vite tant de nouvelles idées dans la cervelle ?

Maintenant il avait peur de ce qu'il commençait à deviner, de tout ce que cette simple question lui faisait entrevoir... et la réponse qu'il y trouva lui mit un pied de rouge au visage !

Mme Audran ne s'en émut pas ; sans doute la confusion de son pénitent lui parut de bonne augure, car elle se pencha tout à coup, pour baiser ses pauvres joues brûlantes.

Pierre soupira et sa rougeur s'accrut, mais il avait le courage, assez rare, des explications difficiles, et ne recula pas.

—Vous voulez dire, fit-il bravement, que ma sœur est malheureuse, tandis que je suis très heureux, qu'elle travaille pour gagner sa vie, tandis que je ne suis qu'un paresseux bon à rien, et que je devrais avoir honte de me plaindre, quand elle ne se plaint jamais ; voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

Mme Audran répondit par un signe de tête qui était un oui catégorique.

—Mais... reprit-il, et sa voix devint inquiète, pensez-vous, vraiment... croyez-vous, Man Ghite, qu'elle soit malheureuse ?

Mme Audran haussa placidement l'épaule :

—Malheureuse... fit-elle, c'est peut-être beaucoup dire ! A sa place, vous vous trouveriez sans doute parfaitement misérable, parce que le sort, autant que j'en puis juger, vous a gâté beaucoup plus qu'elle, et il se peut bien, d'ailleurs, qu'elle ne s'amuse pas tous les jours ; mais, voyez-vous, on peut être heureux en ce monde avec une très petite dose de bonheur ; le tout est de savoir le prendre où il est, et surtout le mettre où il n'est pas ! Ce dernier procédé, et Mme Audran se mit à rire, s'appelle vulgairement "dorer la pilule". A mon avis, ceux qui ne savent pas se dorer la pilule sont des sots.

—Ma sœur n'est pas une sotte, mais... pauvre Marguerite ! j'aimerais mieux que sa pilule lui soit un peu dorée à l'avance, dit Pierre qui devenait très subtil.

—Qu'à cela ne tienne... Occupez-vous-en !

Pierre la regarda, ébahi ; Où voulait-elle en venir ?... Cette fois, il renonça à le comprendre tout seul.

Mme Audran riait.

—Vous voyez bien, dit-elle, qu'en ce monde chacun a ses affaires ; vous me demandiez tout à l'heure où je prenais les vôtres, en voilà une assez importante, il me semble ! N'aviez-vous jamais pensé qu'un jour venu, vous pourriez faire à votre sœur une autre existence ?... la tirer de son esclavage, la rappeler près de vous... chez vous... unir vos deux vies, enfin, pour rendre la sienne plus douce et...

—Chez moi !...

On fait ce qu'on peut... Pierre avait mis tout ce temps à prendre souffle pour jeter cette exclamation, mais, la voix lui étant décidément revenue :

—Chez moi ! répéta-t-il sans rien écouter de plus ; c'est le cas, Man Ghite, de vous demander encore où vous prenez mon chez moi ! A moins que vous ne parliez de la Chanterie ; en effet, si vous consentiez à résilier votre bail, ce dont je serais désolé, je pourrais lui offrir là une somptueuse hospitalité ; mais je dois

vous prévenir que je lui ai fait déjà cette proposition, au premier temps de son héritage et qu'elle a refusé ; elle n'aime pas les grosseilles !... Quant au Fougerets, elle m'a expliqué qu'elle ne pourrait y venir, même en passant, tant que Guillaume ne serait pas marié, mais plus tard...

Et, comme il s'arrêtait :

—Plus tard ?... répéta Mme Audran, le pressant avec intérêt, que comptez-vous faire ? M'est-il permis de vous le demander ?

—Tout vous est permis, vous le savez bien, Man Ghite, et ce n'est pas un gros secret... Je compte me dépêtrer du collège au plus vite pour rentrer aux Fougerets, et y vivre comme dans le bon temps, c'est convenu avec Guillaume.

Mme Audran secoua la tête :

—Non, dit-elle tranquillement, vous ne ferez pas... vous ne pouvez pas faire cela.

Pierre sauta sur place.

—Par exemple ! cria-t-il, je voudrais bien voir que le conseil de famille.

—Le conseil de famille n'y sera pour rien, reprit-elle, le calmant du geste ; vous ne serez pas toujours, je l'espère au moins, l'étourneau que vous êtes aujourd'hui... et c'est vous qui ne voudrez plus...

Elle hésita un moment. Cela lui arrivait souvent dans ses discussions avec Pierre. puis, avec un brusque effort, comme on porte un coup :

—Vous ne voudrez pas, reprit-elle, rester éternellement à la charge de votre tuteur.

Elle dit cela d'un ton net et décidé, mais, aussitôt, elle se détourna, le cœur serré, incapable de supporter l'expression qu'elle avait vue, tout à coup, dans le regard de Pierre.

Le coup l'atteignait si rudement que, pendant quelques secondes, il resta pétrifié ; puis, brusquement, il cacha sa tête sur les genoux de la vieille dame :

—Oh !... murmura-t-il, comme en détresse. Oh ! Mam Ghite... Man Ghite !...

Les yeux de Mme Audran étaient pleins de larmes. Elle ne le pressa pas de se relever :

—Mon pauvre petit, dit-elle tout bas, je savais que j'allais vous faire de la peine... dites-moi que vous ne m'en voulez pas !

Mais il lui était impossible de dire quoi que ce fût, il secoua seulement la tête.

—Vous êtes un grand bébé, malgré vos quinze ans, reprit-elle et, de la main, elle caressait doucement ses cheveux, comme on caresse un petit enfant ; personne ne vous a appris à réfléchir, et c'est un rôle ingrat que la pauvre Man Ghite choisit là ; êtes-vous bien convaincu que je suis votre amie ?...

Et, maintenant, elle le forçait à relever la tête.

—Alors, j'irai jusqu'au bout ; il n'y a là, pour vous, ni reproche, ni humiliation... vous n'êtes encore qu'un enfant, votre tuteur vous aime comme un frère, et il est naturel que vous acceptiez de lui, actuellement, tout ce qu'il fait pour vous ; mais vous serez un homme à votre tour et alors pourrez-vous supporter la même situation ?... Voudrez-vous, quand M. Faverge sera marié, passer la charge à ses enfants ?... C'est impossible ! Vous sentirez un jour qu'un homme qui se respecte ne peut rien devoir qu'à lui-même et, sans aimer moins votre tuteur, sans lui manquer de reconnaissance, vous voudrez être indépendant, dans le meilleur sens du mot ; mais c'est le travail seul qui peut vous donner cette indépendance-là et, alors, il sera trop tard si vous ne savez pas préparer votre avenir, au lieu de gaspiller votre temps comme vous le faites.

Cela dit, en personne qui a déchargé sa conscience d'un poids très lourd et qui n'est pas fâchée que la besogne soit faite, Mme Audran poussa un gros soupir.

Après quoi, pour laisser Pierre se remettre, elle le regarda un moment en silence et finalement, lui adressa un sourire consolateur.

Pierre fit écho au soupir, mais le sourire resta sans réponse ; ce n'était pas le compte de Man Ghite.

—Voyons, dit-elle, faisant sa voix aussi gaie qu'elle put, après avoir été trop insouciant, ne devenez pas tout à coup trop soucieux, que voyez-vous de si terrible, après tout, dans tout cela ?

Pierre cacha sa tête dans ses mains :

—Je vois... fit-il d'une voix étouffée, je vois... Oh ! Man Ghite, je ne vois pas ce que je dois faire !

Il y mettait pourtant une bonne volonté si évidente, ce premier acte de soumission était si touchant que Mme Audran saisit ses mains et les abaissa de force, cherchant son regard :

—Vous le voulez ! s'écria-t-elle répondant à sa pensée plus qu'à ses paroles. Et, brusquement, elle le serra contre elle :

—Mon Pierre, murmura-t-elle tendrement, tu le voudras, j'en suis sûre !

Si Pierre n'avait décidé de longue date que sa vieille amie était "horriblement nerveuse", il eût été aussi effrayé que surpris de cette soudaine exaltation, mais il eut à peine le temps même de s'en étonner, tant elle se calma vite. Doucement elle le repoussa et, détournant un peu la tête :

—Vous allez rire de votre Man Ghite, reprit-elle presque aussitôt, la voix raffermie, je suis si fière du résultat de mon petit discours que me voilà hors de moi ! Vous me demandiez ce que vous aviez à faire... Je vais vous le dire tout de suite, ce n'est pas compliqué ; vous allez rentrer de bon cœur à votre collège et travailler si bien que dans quatre ans vous serez bachelier ! Voilà tout ce que vous avez à faire pour commencer. Après cela, vous serez un homme, vous choisirez une carrière et ce sera le cas de partager vos richesses acquises avec votre sœur, parce que, voyez-vous, les femmes ont beau faire, elles gagnent bien petitement leur vie ; vous serez son protecteur, son soutien, et vous aurez le droit d'être fier de ce rôle ; en revanche elle surveillera votre ménage et vous fera de bon plats sucrés. Ce sera gentil, n'est-ce pas ? Et je ne dis rien de vos congés que vous viendrez passer aux Fougerets... comme dans le bon vieux temps !... Plus tard, quand vous serez marié, vous aussi, vous louerez la Chanterie à votre sœur, et alors c'est chez elle que se passeront les congés de vos enfants.

Et comme Pierre souriait malgré lui à ce tableau de son futur bonheur :

—Avouez, reprit-elle avec animation, que, si je me suis mêlée de vos affaires, au moins les voilà bien organisées !... vous n'en avez plus peur, dites ?...

—Je ne sais pas, Man Ghite, répondit-il en toute franchise, nous pensions... j'avais toujours compté vivre aux Fougerets, comme Guillaume, avec lui et...

Sa voix faiblit et il respira longuement, puis hochant la tête :

—Et voilà un fameux branle-bas ! conclut-il en son style ordinaire.

Il y eut une minute de silence, puis il reprit presque tout bas :

—Le premier moment a été dur, je l'avoue, Man Ghite, mais c'est ma faute !... vous avez raison naturellement, et j'aurais dû comprendre plus tôt...

Elle vit le rouge remonter à ses joues et ne le laissa pas achever :

—Non, dit-elle, tout bas aussi, vous ne le pouviez pas, en connaissant rien de la vie ; mais il n'est pas trop tard et, maintenant, vous savez le meilleur moyen de reconnaître ce que votre tuteur a fait pour vous ; ne l'oubliez pas et pensez à votre sœur, cela vous donnera du courage.

—Pourquoi ?... dit Pierre, l'air songeur, pourquoi Marguerite ne m'a-t-elle jamais dit... ce que vous venez de me dire ? j'aurais compris alors qu'elle n'était pas heureuse et, vrai, Man Ghite... je crois que cela m'aurait donné un peu de cervelle !

Mme Audran posa doucement sa main sur celle de Pierre, mais elle ne répondit pas tout de suite ; sa lèvre avait eu un frémissement subit, et peut-être n'était-elle pas sûre de sa voix.

—Ce n'est pas à elle de vous crier au secours, dit-elle enfin, et de vous imposer ses soucis ; c'est bon pour votre Man Ghite de vous souffler si franchement ses idées là-dessus !

—Pauvre Marguerite, j'aurais mieux fait tout de même, pour elle et pour moi, de suivre ses conseils ; elle s'est toujours préoccupée de mon avenir, elle, et moi je me m'étais jamais inquiété du sien. Ah ! Man Ghite, et l'accueil de Pierre était plein d'amertume, je ne vaudrais pas grand-chose, décidément !

—C'est déjà bon signe de le reconnaître, fit Man Ghite en souriant, et cela me donne confiance. Ecoutez-moi, vous allez réfléchir à tout cela, remettre un peu d'ordre dans votre "branle-bas" et demain, avant de partir, vous me direz ce que vous avez décidé.

Le lendemain, dernier jour des vacances, on eut lieu de s'étonner aux Fougerets de l'attitude de Pierre. On s'attendait à le voir, suivant l'usage, furieux et révolté, jetant l'anathème à l'univers entier et tempêtant ou maugréant contre tout au monde ! Martel tendait le dos, Marie avait bouclé au plus vite, pendant son absence, la valise du collégien, et s'était sauvée ensuite dans les profondeurs de sa cuisine, à l'abri des orages !... Tante Paule se faisait toute petite dans son fauteuil et Guillaume, revêtu de la cuirasse d'airain des veilles de rentrée, attendait de pied ferme le retour de la Chanterie ! Mais, cette fois, il pouvait désarmer et la surprise fut générale... il n'y eut pas d'éclat !

Pierre très calme, était grave et comme recueilli, avec un air de résignation triste qui les frappa tous et toucha tante Paule au point de lui faire retirer immédiatement tout ce qu'elle s'était dit à elle-même sur les enfants mal élevés et indisciplinés.

Il ne dit pas un mot de sa dernière entrevue avec Mme Audran, mais tous purent facilement deviner là un nouveau miracle de la vieille dame, et tante Paule, décidée à renouer à tout prix leurs relations, résolut, séance tenante, de se faire conduire le lendemain même et sans plus tarder à la Chanterie, et d'y pénétrer par ruse ou par violence, quand Barbe-Bleue en défendrait les portes, la hallebarbe au poing !

X

—Tante Paule, vous devriez m'inviter à vos petits *five o'clock* du dimanche ! Ce serait me remettre une fois par semaine dans la voie du bien, et j'en tirerais probablement les plus heureux fruits... qu'en pensez-vous ?

Et, baillant sans cérémonie, Guillaume jeta sur une table le livre qu'il venait de fermer :

—Vous sentez-vous le courage d'entreprendre cette bonne œuvre ?

Tante Paule ne répondit pas ; elle tourna les yeux instinctivement vers une fenêtre, mais, incapable de rien distinguer à travers les rideaux :

—Il pleut donc toujours ?... dit-elle.

—A vaise, ma tante.

Cette réponse expliquait en partie la présence de Guillaume, à cette heure de la journée, dans l'appartement de la vieille fille. "Alors, Mme Audran ne viendra pas," dit tante Paule, d'un air désappointé.

—Alors, répéta aussitôt Guillaume, le ton lugubre il ne nous reste plus qu'à nous couper la gorge !

Tante Paule plissa ses paupières, cherchant à le voir :

—Piogé est donc absent ? demanda-t-elle encore.

Ceci, mieux que tout, expliquerait le désœuvrement et l'ennui de son neveu.

—Oui, ma tante.

Et Guillaume ne put s'empêcher de rire.

—C'est bien cela, dit tante Paule, faute de grives... nous serions aujourd'hui tes merles !

—Tante, soyez juste ! Comment mes avances sont-elles reçues ? Evidemment, je fais peur à votre amie, il suffit que je paraisse pour qu'elle disparaisse... c'est le jeu du chat et de la souris ! Qu'a-t-elle contre moi ? je serais curieux de le savoir !

—Contre toi ? fit tante Paule un peu gênée, mais rien que je sache... Elle est très sauvage et il est difficile de la faire sortir de sa réserve, mais de là à te fur...

Guillaume, la tête appuyée au dossier de son fauteuil, baillait de nouveau :

MARTHE BERTIN.

(A suivre)

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

Vingt fois Henri de Civray fut sur le point d'entamer avec sa mère une conversation grave, mais chaque fois qu'elle le pressentit, elle s'y déroba par une tangente adroite.

Elle serrait ensuite la main de son fils, et semblait lui dire :

— Plus tard.

Le chevalier de Blandy donna de ses nouvelles.

Caché pendant la Terreur au milieu d'honnêtes paysans dont il avait pris l'habit et partagé les travaux, il se portait mieux que jamais ; et rendu familier depuis deux ans avec la pelle, la pioche, le croquet et la herse, à la nouvelle de la chute des Jacobins, il n'avait rien eu de plus pressé que de se rendre non point que dans sa gentilhommière, mais au domaine de Civray, et d'y amener avec lui une armée de travailleurs. Tout avait marché sous ses ordres avec un entrain et une régularité prodigieuse. Les allées avaient été débarrassées de l'herbe qui les envahissait, on avait taillé les arbustes, émondé, ébranché, planté ; et le domaine de Civray, plus frais que jamais, grâce aux plantes vivaces qui avaient prospéré en paix, présentait au mois de septembre l'aspect d'un Eden un peu sauvage encore, mais ravissant.

L'abbé Chaumont avait décidé un misérable, qui avait acquis Civray comme bien national, pour une poignée d'assignats, à rétrocéder son marché au comte Henri.

Par une belle matinée de septembre, la comtesse, Henri, Jeanne, Cécile, et l'abbé Chaumont à qui l'on avait promis qu'il trouverait un docte et saint compagnon dans l'ancien prisonnier de la Conciergerie, prirent le chemin de château de Civray.

Oh ! combien le cœur battait à Jeanne en se dirigeant vers ce domaine, qu'elle avait quitté la mort dans le cœur et les yeux pleins de larmes ! Avec quel sourire elle salua les vieilles tours, le clocher aigu de la chapelle, la masse sombre des arbres ! Et cependant, elle ne savait rien encore de sa destinée, et depuis quelque temps Henri, respectant sa volonté, cessait de faire allusion au mariage qui avait été célébré dans la prison.

Le chevalier de Blandy, l'abbé Chaumont, toute la domesticité, les voisins, les vassaux de Civray attendaient les amis, les maîtres, les seigneurs.

La comtesse avait revêtu une élégante toilette, Jeanne portait une robe de linon blanc ; Cécile seule était habillée de noir ; mais ces vêtements de deuil ne l'empêchaient pas de sourire.

Le soir, par les soins du chevalier de Blandy, une promenade aux flambeaux fut faite dans le château, puis dans le parc, et toute la famille occupa durant la nuit ses chambres habituelles. Henri retrouva sa sienne, Jeanne et Cécile dormirent dans leurs lits de jeunes filles. Quant à la comtesse de Civray, avant de goûter le repos, elle prit une lampe et se rendit dans la vaste pièce où se trouvait le lit du feu comte enveloppé dans ses courtines de soie. Elle y resta longtemps méditative s'entretenant du passé au milieu de ces précieuses reliques, demandant peut-être un conseil au portrait du comte de Civray qui semblait prêt à descendre de son cadre. Quand elle sortit de cette chambre, la comtesse rassérénée paraissait avoir retrouvé un calme absolu.

Le lendemain le soleil se leva splendide.

Jeanne fut rapidement debout. Sans prévenir per-

No 21

sonne, elle s'échappa du château, avide d'air, de liberté, se sentant le besoin impérieux de reprendre elle-même, elle seule, possession de domaine où elle avait grandi. La promenade aux flambeaux de la veille lui avait rendu les vastes allées, les grands couverts, mais elle se souvenait des sentiers perdus, dans la verdure des saules géants, des troncs mornes coulant dans l'herbe, et surtout, oh ! surtout de l'étang d'azur terni par les ombres noires des arbres, encadré dans des fleurs, et tout retentissant, comme autrefois, du ramage des oiseaux.

Elle allait lentement, relevant les pans de sa robe blanche, sa belle tête pensive un peu inclinée. En passant devant un rosier couvert de fleurs d'un blanc d'ivoire, elle en prit deux, et les agrafa à son corsage.

A mesure qu'elle approchait, elle reconnaissait les chants des oiseaux qui gazouillaient jadis tandis qu'elle se cachait dans les touffes de flambes et d'iris, afin d'aider Henri à répéter les leçons qui faisaient son désespoir.

Quand elle se trouva sous les ramures, son cœur se serra, ses regards devinrent humides. Des souvenirs plus puissants se mêlèrent à ceux de son enfance, elle se rappela le jour où elle avait entendu maudire l'arrivée de Cécile de Saint-Rieul, et cette autre journée plus lamentable encore, où elle lui avait dit adieu, en lui interdisant de s'opposer à son départ.

Combien avait-elle pleuré, souffert, depuis ces deux journées !

Accablée par son émotion, elle s'appuya contre le tronc d'un saule dans le creux duquel Henri cachait jadis ses livres de classe, puis elle couvrit son visage de ses deux mains.

Un bruit de pas léger se fit entendre à quelque distance, mais Jeanne trop absorbée ne le distingua pas.

Une belle tête, brune et pâle, se montra entre les branchages, puis Henri de Civray s'approcha de la jeune fille.

— Jeanne ! dit-il, Jeanne !

— Vous ici, monsieur le comte !

— Je vous cherche, je vous trouve, je vous vois, Jeanne ! ma chère Jeanne !

— Calmez-vous, monsieur le comte, je vous en supplie ! Oui, c'est Jeanne, votre sœur, votre amie.

— Ma femme ! dit le jeune homme en lui prenant tendrement les deux mains.

— Vous savez bien que notre mariage est nul, monsieur le comte.

— Nul ! pourquoi, Jeanne ? je suis prêt à répéter mon serment.

— Vous ne le pouvez plus.

— Qui m'en empêchera ?

— Votre mère.

— Je suis majeur, dit Henri avec véhémence.

— Oh ! monsieur le comte, ne prononcez jamais plus de semblables paroles ; respectez quelle qu'elle soit la volonté de la comtesse de Civray. Mieux que vous, elle sait ce que vous devez à votre race, à votre nom, à l'avenir qui aura besoin de l'épée du gentilhomme. Enfin, rappelez-vous que si vous me chérissez et m'estimez si profondément, vous ne pouvez m'obliger à rougir. J'admets que vous ayez pour vous la loi, cette négation de la vertu familiale ; croyez-vous que j'aurais le courage de chasser de ce domaine la comtesse de Civray, ma bienfaitrice ! Mon père a mangé votre pain, monsieur le comte, je ne dois jamais l'oublier. Laissez-moi le repos de la conscience à

défaut de bonheur. J'aime Civray, faites qu'il me soit possible d'y vivre sans devenir ingrate et coupable... Que faut-il vous dire de plus ? Je vous chéris depuis l'enfance ; jamais je ne pourrai aimer que vous, et je vous prie, je vous supplie d'oublier une promesse que votre mère ne ratifiera jamais.

Le feuillage s'ouvrit avec violence, et la comtesse de Civray saisit Jeanne dans ses bras.

— Ah ! chère et noble fille ! dit-elle.

— Par la sambleu ! comtesse, dit en souriant le chevalier de Blandy, j'ai fait un joli rêve, et combiné un plan sur lequel vous allez me donner votre avis... Que Jeanne soit une bonne et charmante fille, je l'ai toujours pensé... depuis la Terreur j'en suis si bien convaincu que j'ai fait préparer un bon petit acte d'adoption, très en règle, par lequel Jeanne portera pendant sa vie le nom que je fais sien aujourd'hui, et jouira après ma mort d'un petit bien que je lui laisserai le plus tard possible.

Et le charmant vieillard, s'approchant de Jeanne avec une grâce courtoise :

— Mademoiselle Jeanne de Blandy, demanda-t-il, voulez-vous embrasser votre père adoptif ?

Jeanne se jeta dans ses bras.

Henri, qui comprit ce sentiment d'exquise délicatesse du chevalier, porta sa main à ses lèvres avec un respect filial.

La comtesse mit un nouveau baiser sur le front de Jeanne.

— Je n'engagerai point cette enfant, dit-elle, à refuser une preuve de tendresse et d'estime ; adoptez-la chevalier, donnez-lui votre nom de Blandy qui fut toujours loyalement porté, mais à la condition que vous autorisiez votre Jeanne à y ajouter le titre de comtesse de Civray.

— Madame ! dit Jeanne en levant ses regards humides sur la comtesse, est-ce possible, est-ce vrai ?

— Mais, ma chérie, un prêtre vous a déjà bénis, là-bas... On ne peut retirer un serment prêté... Mon fils vous a faite sienne à l'heure où il croyait mourir ; je bénis Dieu qui vous a conservés tous deux. Je regarderais comme un crime de vous désunir, vous qui avez tant souffert, vous qui nous avez sauvés.

— Vous avez raison, ma tante, dit à son tour Cécile de Saint-Rieul, c'est le jour de payer ses dettes et de remplir les vœux que l'on a faits... Lorsqu'Henri, mon cousin, après avoir défendu Jeanne au moment où elle jetait son bouquet à André Chénier, fut entraîné à la Conciergerie, je fis le serment d'entrer dans un cloître, quand les cloîtres seraient rouverts... J'attendrai au milieu de vous que cette heure sonne pour moi ; mais, à partir de ce jour, je me considère comme morte au monde.

— Chère Cécile, dit Henri, vous êtes une ange !

— Et vous un homme heureux, mon cousin. Vous répandez autour de vous l'aumône et le bon exemple, et vous oubliez que vous avez vu Paris couvert de boue détrempée dans le sang, et que vous avez salué les dernières victimes de la Terreur. Fasse le ciel que jamais, sous quelque nom qu'elle emprunte, cette Terreur ne renaisse pour menacer la propriété, la famille et Dieu !

Un mois plus tard, Jeanne de Blandy épousait Henri de Civray ; et ni l'un ni l'autre ne songea jamais à quitter le domaine où ils avaient appris la foi, la tendresse, le dévouement.

RAOUL DE NAVERY



Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un feuilleton émouvant et d'un intérêt considérable, que nous recommandons à tous nos lecteurs. Ce roman est l'œuvre d'un des romanciers les plus puissants et nous en conseillons fortement la lecture.

NOTRE PAGE MUSICALE

CARNAVAL

SCHOTTISCH

G. PLESSY

INTROD. *p*

SCHOTTISCH. *p*

al coda.

1^a 2^a 3^a

1^a 2^a 3^a

**CODA*

1^a 2^a 3^a

CHOSSES ET AUTRES

—Les produits des mines au Canada sont élevés l'an dernier à 50 millions de dollars.

—De tous les cardinaux nommés par le grand Pape Pie IX, quatre seulement sont encore en vie.

—En Europe, pour nettoyer le grain, on le passe dans un crible et ensuite dans un trieur.

—80,000 familles de Hongrie s'occupent exclusivement de la production de la soie.

—Aux États-Unis, les cultivateurs qui gardent des volailles dans le verger en obtiennent de bons résultats.

—Les vétérans de la guerre de 1864 à Solingen, Prusse Rhénane, ont décidé d'offrir au président Kruger une épée d'honneur à lame de Damas.

—Une vieille ordonnance française porte que le bourreau recevait à Paris 20 livres pour rompre, 45 pour brûler vif, 6 pour couper les oreilles et 2 pour couper le nez.

—Beaucoup de tulle, surtout du tulle noir sur transparent de soie pour les toilettes du soir.—Grande écharpe en satin blanc faisant ceinture et attachée en longs pans sur le côté.—Le satin, brodé et rebrodé d'or, de chenilles, d'appiques en toutes sortes, est, non plus une nouveauté de la saison, mais une continuation de ce que l'on a fait tout l'hiver, puisque les broderies ont été la fureur de cette année, continuant à d'autres années ses devancières.—Ceintures drapées toujours, quelquefois même encore des corselets, surtout lorsqu'ils accompagnent les figaros et qu'ils aident à cacher derrière l'espace séparant la jupe du corsage.

SPÉCIFIQUE INCOMPARABLE

Le Baume Rhumal est le vrai spécifique contre les fluxions de poitrine.

LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

Cette société qui n'a qu'un an d'expérience compte déjà 3000 membres. Tout homme, femme ou enfant, peut être admis à raison d'un sou par jour seulement et peut faire remonter son entrée au 1er janvier 1900. Hâtez-vous de vous inscrire avant que le montant de contributions à payer soit trop élevé.

Pour plus de détails, demandez les prospectus au Bureau Principal, au Monument National, Montréal. Arthur Gagnon, Sec. Trés.

LE SEUL ESPOIR DES FEMMES MALADES

Le mal particulier aux femmes, voilà qui sonne mal aux oreilles du public, dans l'imagination duquel il évoque des idées de diminution physique et de désespérance de la vie.

C'est vrai jusqu'à un certain point. Ce mal rend la femme impropre aux travaux du ménage, et l'énergie morale et les forces physiques s'affaiblissent chaque jour, si la malade n'a pas recours de suite à un traitement raisonné. Si elle s'abandonne à elle-même, la malade marche rapidement vers la mort, après une vie toute de souffrances cruelles. Il lui faut absolument renoncer à mener la vie des autres femmes.

Mais si, avant que le mal prenne des proportions inquiétantes, on recourt au merveilleux spécifique du Dr J. Larivière, connu sous le nom de "Régulateur de la Santé de la Femme", et les "Females Plasters", il y a bon espoir, dans 99 cas, sur 100, d'éviter la mort, et de revenir à la santé parfaite.

A toutes les femmes qui souffrent de cette cruelle maladie, nous leur conseillons le traitement du Dr J. Larivière, le seul qui ait fait ses preuves dans cette cure si difficile. Écrivez pour avoir sa liste de questions secrètes. A vendre dans toute bonne pharmacie.

UN HOMME NOUVEAU!



"Elle a fait de moi un homme nouveau." Voilà ce qu'ils disent: "Elle m'a guéri, alors que j'avais dépensé des centaines de dollars chez les médecins." Telles sont les louanges que nous adressent les personnes reconnaissantes qui se sont servi de

LA CEINTURE ELECTRIQUE DU Dr SANDEN.

ETES-VOUS FAIBLE?

Avez-vous besoin de quelque chose pour vous reconstituer? La Ceinture Electrique du Dr Sanden le fera. Elle verse de la vie dans le corps et vous rendra fort. Lisez la brochure du Dr Sanden: "Trois Classes d'Hommes," donnée gratuitement.

D. M. SANDEN,

Heures de Bureau 9 à 6. Dimanche 11 à 1.

132, ST-JACQUES, MONTREAL

Trestler, Globensky & Martel,
...DENTISTES...
No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal

Un Double Certificat

M. et Mde OCT. PICHETTE, de Québec

GUERIS D'INFLUENZA ET DE CATARRHE

Par le seul emploi de

"L'ANTI-CORYZA"

Du Dr ED. MORIN

RAPPELEZ-VOUS:

Que "L'ANTI-CORYZA" du Dr ED. MORIN, en a sauvé un grand nombre de l'influenza les arrachant ainsi à de vives souffrances, à des heures pénibles et douloureuses;—Que cette préparation est universellement connue, tant par les prompts soulagements qu'elle procure que par les guérisons sûres et durables qu'elle opère;—Que dans tout le pays on connaît ce remède, l'accablant avec joie et empressement.

Voici un double témoignage, de monsieur et de madame Octave Pichette, de Québec, guéris d'une grave attaque d'influenza.

Nous souffrions grandement, ma femme et moi, de Catarrhe, d'Influenza rebelle qu'aucuns remèdes ne pouvaient arrêter. Fèvre,

Douleurs atroces de la tête, souffrances générales, absence complète d'appétit et de sommeil, etc.

L'annonce de "L'ANTI-CORYZA," du Dr MORIN, dans les journaux de Québec, attira notre attention et nous résolûmes, d'un commun accord, d'essayer ce remède. Quelques usages seulement suffirent à nous démontrer la supériorité de cette préparation, qui vaut son poids d'or.

Notre mal disparut comme par enchantement; l'appétit et le sommeil étant revenus, nous étions sauvés. Nos remerciements: incères pour un remède si efficace, une préparation dont l'excellente renommée grandit tous les jours.

M. et Mde OCT. PICHETTE.

DECOUVERTE D'UN GRAND PRIX "VIN MORIN CRESO-PHATES"

Remède sans Rival contre la Toux, Grippe, Coqueluche, Bronchite, Turberculose et Consommation. Cette préparation est prescrite par les meilleurs médecins du pays. Méfiez-vous des imitations, elles ne valent rien et peuvent être parfois dangereuses. Se vend partout.

—Un habitant de Bayonne, New-Jersey, vient d'être condamné à \$10 d'amende pour avoir craché dans un tramway.

—Au temps de Washington, la plus grande cité des Etats-Unis était Philadelphie. Elle comptait alors 69,000 habitants.

—Un signe de politesse au Thibet, quand on rencontre une personne qu'on respecte, est de lever la main fermée et de montrer la langue. Ici, quand les enfants montrent la langue on les punit.

Autant de pays, autant de coutumes.

—Nous accusons réception d'une nouvelle petite revue mensuelle intitulée: *Histol's Bulletin*, publiée à Montréal dans les intérêts de "The Indian Catarrh Cure Co." Cette revue est tirée à 50,000 exemplaires et répandue gratuitement par tout le Canada. Elle contient diverses matières intéressantes ainsi que des appréciations sur les remèdes dont cette compagnie à la propriété.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau: 9 a. m. à midi, 3 à 5 p. m. 8 à 10 p. m.

Les personnes malades qui désiraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillon à Pilules de Longue Vie et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie", envoyés, sur demande. La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis Montréal. Ces pilules sont en vente dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte, six boîtes pour \$2.50

ECHANTILLONS GRATUITS

Echantillons de PILULES DE LONGUE VIE et de notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50 Adressez la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis, Montréal.

PAMPHLETS GRATUITS

Notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" et un échantillon des Pilules de Longue Vie envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50 Adressez la Cie Médicale Franco-Coloniale 202 Rue St. Denis, Montréal.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER MONTREAL

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL MAIN 1603. MARCHAND, 66

Bureau de Télégraphe Great North Western et C. P. R.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

HOMMES FAIBLES

Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse impuissance, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez: 8 Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duhamel; Jos. Gauthier, 1475 Notre-Dame.

—En Chine, où presque tous les yeux sont étroits et longs, un œil rond est considéré comme une beauté extraordinaire.

—Tous les soi-disant feux sacrés de l'Inde ne sont pas éteints. Il y en a qui brûlent depuis plus de douze siècles et que l'on entretient avec un soin jaloux.

—Le grand aqueduc "Croton", de New-York, a coûté \$200,000,000. On en tire un revenu de \$100,000,000 par année.

—La pulperie de Grand'mère emploie 2,000 personnes, coupe 20,000,000 pieds de bois par année et fabrique 40 tonnes de pulpe par jour.

—Le Japon vient de commander en Angleterre la construction d'un croiseur qui sera l'un des plus grands qui existent au monde.

—Mlle Joséphine Drexel, de New-York, possédant une fortune de \$10,000,000 avec un revenu de \$80,000 par année songe, dit-on, à entrer dans un couvent.

—On a constaté que les fleurs bleues fleurissent les premières au printemps. Les fleurs blanches viennent ensuite, puis les fleurs couleur de pourpre, puis les rouges, puis enfin les jaunes.

—On a calculé que la profondeur de la couche de sable au désert du Sahara est de trente à quarante pieds. Ce sable est très mobile et, par les grands vents, poudroie comme la neige au Canada.

POUR LA VOIX

Contre l'enrouement, l'extinction de voix, le *Baume Rhumal* n'a pas son pareil.

—Les derniers recensements fixent à 6 millions et demi la population de Londres, avec un accroissement annuel de 80,000 âmes. On y compte une naissance toutes les trois minutes et une mort tous les cinq minutes.

BONNE PRÉCAUTION.

Si vous êtes sujet à la toux, prenez un peu de *Baume Rhumal* avant de vous exposer à l'air vif.

LES "PILULES CARDINALES" DU Dr ED MORIN

Ont été expérimentées par le peuple qui, maintenant, ne veut que ces Pilules et aucune autre.

Prenez-les pour pâleur, faiblesse féminine, maigreur, etc., etc. Se vendent partout.

—Les joujoux en caoutchouc peuvent, d'ordinaire, être laissés sans danger entre les mains des enfants, mais s'ils exhalent une mauvaise odeur, jetez les sans pitié. C'est, alors, que le caoutchouc est "vulcanisé", c'est-à-dire qu'il contient du sulfure de carbone et parfois de l'oxyde de plomb.

DE TOUS LES TONIQUES EN EXISTENCE

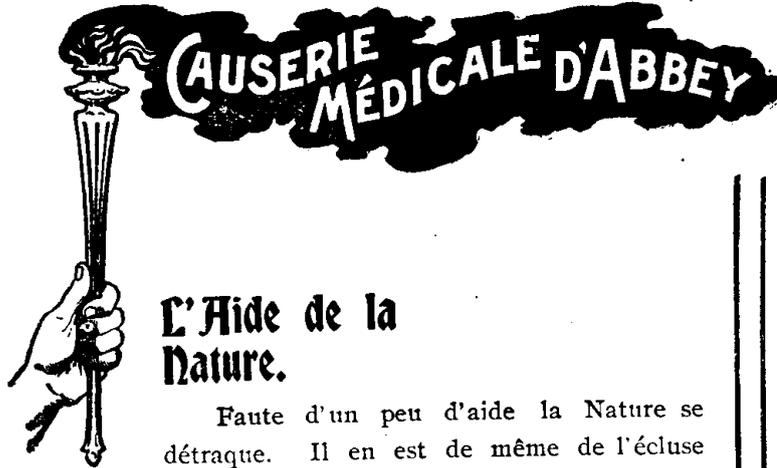
Le "Broua" est incontestablement le seul qui guérissent les maladies du sang et des nerfs.

Prenez-le avec courage et donnez-le à vos jeunes enfants et à vos vieux parents. Se vend partout et rapidement. Es sayez-le et vous en serez fort satisfait.

GURRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROM-QUININE TABLÉTS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

LE TOUR DU MONDE Très jolie illustration, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les divers pays du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres" des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 5 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.



L'Aide de la Nature.

Faute d'un peu d'aide la Nature se détraque. Il en est de même de l'écluse d'un moulin dans laquelle une fissure se produit: si la réparation n'est pas convenablement et promptement faite, la fissure s'agrandit et, finalement, faute d'eau le moulin s'arrête.

Chaque petite irrégularité du système épuise notre vitalité. Ce qui, en soi-même, semble peu important, peut causer une terrible maladie.

Abbey's Effervescent Salt donne la santé au système en aidant la Nature à s'aider elle-même. Il commence à agir au siège de la maladie, supprime la cause de celle-ci et, en aidant les organes du corps à faire convenablement leur œuvre, il élimine toute maladie du système. Abbey's Effervescent Salt permet au système de puiser dans les aliments digérés le maximum de nourriture.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.
Prix, 60c la grande bouteille. Flaçon d'essai, 25c.

Nouveaux Go-Carts

Nous exposons maintenant un bel assortiment de "Nouveaux Go-Carts ajustables" qui peuvent être employés comme carrosses de bébé (dans lequel le bébé peut se coucher de tout son long) ou comme un Go Cart. Nous sommes heureux de montrer ces Go-Carts et nous serons heureux de vous voir venir les examiner.

Renaud, King & Patterson

652 rue Craig, - - - 2442 rue Sainte-Catherine.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée— donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

La Banque d'Épargne
DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette Banque aura lieu à son bureau principal, 176, rue Saint-Jacques, MARDI, LE 1er MAI PROCHAIN, à 1 heure p. m., pour la perception du rapport annuel et autres états et l'élection des directeurs.
Par ordre du bureau des Directeurs.
HY. BARBEAU, Gérant.
Montréal, 31 mars 1930.

ETES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,
596, AVENUE LASALLE, CHICAGO, ILL

Argenteries

LECTRICES

Si vous avez des articles tels que couverts, cuillères, fourchettes, pots à l'eau, marinadier, corbeille, huilier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou déparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

"La Royal Silver Plate Co."

Plaqueurs en Or et en Argent
No 40, côte St-Lambert
Tel. Bell: Main 1387
N. B. — Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell: Main 2818.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D' "PÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT" avec les PILULES AN-ONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.30; trois mois \$1.20; un numéro, 30 cts.